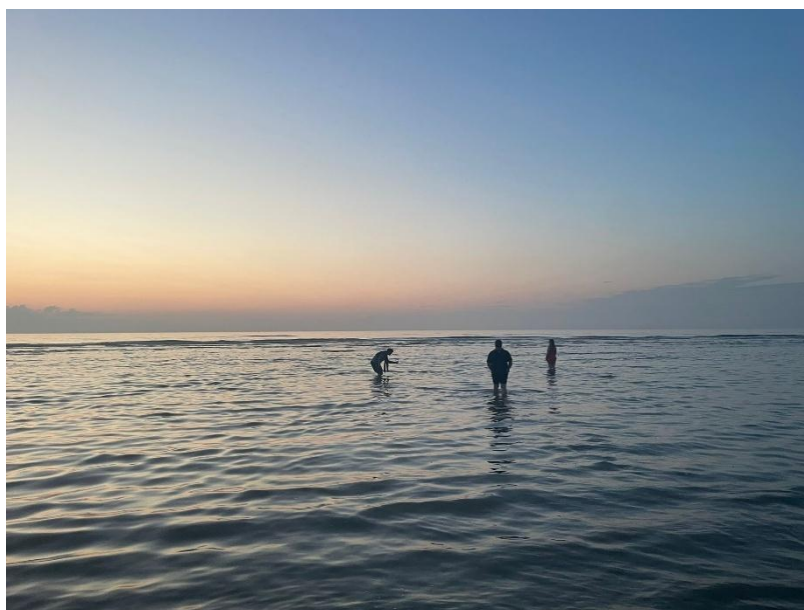




Centre Thérapeutique et culturel

Rapport d'activités 2024



« Être homme n'est en rien naturel ! »

« Molloy » de S. Beckett

Table des matières

Introduction :	4
Admissions :	6
Activités :	14
C'est d'abord du n'importe quoi :	14
Kirane Legrand : Activité créative :	14
Article de Sophie Bihin « All eyes on me » :	16
L'invention comme outil de travail :	18
Article de Matthias Vanneste : « Dé-placé en psychiatrie, un presque rien de sens »	19
Article de Valérie Notte « Atelier impro » :	20
Article de Lila Brilla « Dé-placer la parole »:	21
Article de Jade El Hussein : « éphéméride » :	23
Le corps réinventé :	25
Article de Lucie Vanderclausen Le corps en psychiatrie	25
Article d'Arthur Gobert (stagiaire) :	26
Article de Adrien Helleputte ;	28
Article de Romain Helleputte « Maraîchage »:	30
Article de Gaelle Christiny Pôle social :	33
Accompagnement à l'emploi :	35
Le Fabulus.....	49
1) Qu'est-ce que le Fabulus ?	49
1.1 Historique	49
1.2 Constats :	50
1.3 Objectifs :	51
2) Évolution du Fabulus en 2024 - plus de fréquentation et de mixité	52
2.1 Repas	52
2.2 Accessibilité	53

2.3 Activités.....	53
2.4 Communication sur les réseaux.....	54
2.5 Qu'est-ce qu'on fait, au Fabulus?	54
2.6 Les problématiques fin 2024	57
Conclusion.....	59

Introduction :

On trouve dans la tradition maritime bien des superstitions et rituels pour conjurer le mauvais sort, une chose que l'on peut bien comprendre lorsqu'on a déjà pris la mer, elle se montre aussi capricieuse qu'imprévisible. Il est donc naturel chez les marins de « *couper le Macoui* », le sillage que laisse un bateau derrière lui, vu comme un serpent imaginaire qui suivrait à la trace le navire. Il faut alors qu'un autre bateau vienne couper par 3 fois le sillage pour tuer ce serpent imaginaire et permettre au nouveau de s'installer correctement. C'est donc seulement en tuant *le Macoui* précédent que l'on peut alors renommer le bateau, lui donner un nouveau départ, un nouveau sillage. Évidemment, tout ceci ne pourrait pas se faire sans être accompagné de festivités et de quelques boissons.

Lorsque j'écris ces quelques lignes, les festivités du départ, la cérémonie de la clé sont terminées et le Gué se met à l'heure du jour, à l'heure des normes, des réglementations. Il se règle sur un temps bien différent désormais, un entre-deux, une attente impatiente d'un renouveau de son bâtiment, de son espace. Nous retirons des caves et des armoires, un à un, les souvenirs d'autres gens, d'autres travailleurs, pour les jeter, les donner ou bien trop précieux parfois, les ranger dans des caisses.

Il est vrai que nous autres travailleurs sociaux, nous avons une tendance à l'animisme, à donner aux objets de notre quotidien une certaine âme. Pour ma part, par exemple, j'ai des couteaux qui ne coupent pas, pas bien, voire pas du tout. J'aurai eu tout le temps et l'argent pour les changer, mais nous ne l'avons jamais vraiment fait. C'est qu'on y tient à ces couteaux, on les connaît, on leur fait un peu confiance. Il y a des choses qu'au fond, on ne veut pas vraiment remplacer même si elles ne sont plus utiles.

C'est un peu pareil avec la vieille maison qui nous sert de Gué. C'est une bicoque qui ne tient plus vraiment la route, qui fuit de partout, lacérée, fissurée, c'est presque une ruine.

Il nous fallait partir même si on n'en avait pas vraiment envie. C'est une adolescence qui arrive à son bout, qui doit à nouveau en repasser par l'enfance. Le monde à l'envers, mais « *c'est comme ça* ».

Tout un chacun sait qu'on arrive toujours au milieu de l'Histoire, on arrive dans un monde qui a déjà connu des choses, qui a toujours déjà un passé, qu'on nous transmet d'une bonne ou une

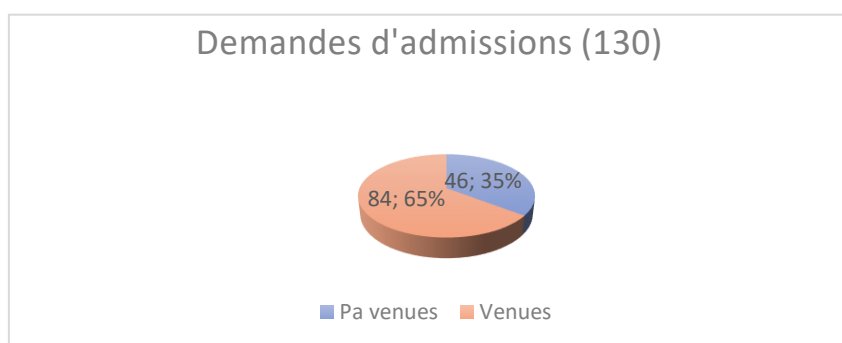
mauvaise façon, mais qu'on nous transmet quand même. J'arrive en cours d'histoire aussi pour le Gué, comme tous mes collègues, mais c'est à moi que cette année on a confié la tâche d'écrire ce rapport d'activité.

Voici donc le rapport de l'année 2024, la dernière année avant les travaux. Une année de préparation, une année où tout est resté pareil en étant différent, car au fond nous savions que l'horizon du déménagement arrivait bientôt. Les questions émergeaient alors en même temps que les plans, les présentations, les peurs et les espoirs.

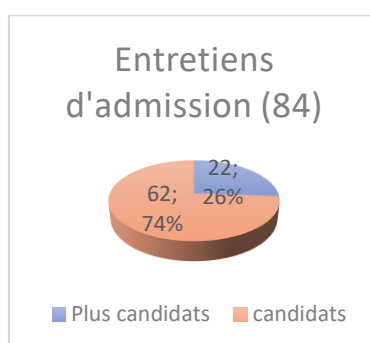
Admissions :

Cela fait maintenant quelques années que le Gué a dû instaurer une liste d'attente tant le nombre de demandes est resté élevé en 2024. La procédure est restée la même qu'en 2e partie de 2023, on fixe un entretien d'admission aux personnes intéressées dans les plus brefs délais. Ce qui équivaut à peu près à 1 mois d'attente pour avoir un entretien. Pour des raisons organisationnelles, nous nous limitons à 3 entretiens par semaine. Ensuite la procédure se termine par une journée d'essai fixée dans la foulée de ce premier entretien (1 ou 2 semaines après). Pour l'année 2024, le temps d'attente moyen entre le 1er contact et le 1er jour de prise en charge est de 3 mois et 24 jours.

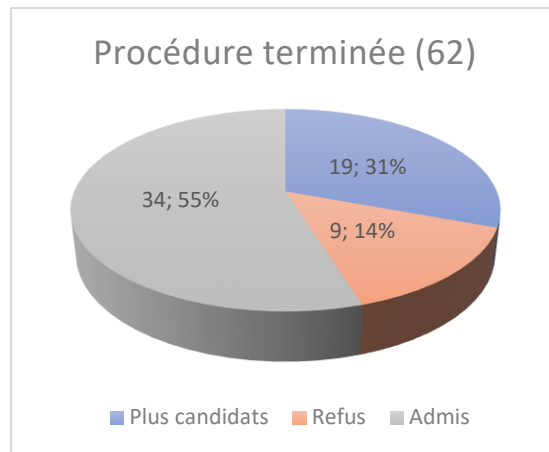
130 personnes nous ont demandé un rendez-vous pour une admission au Centre de Jour.



Parmi celles-ci, 84 se sont présentées au rendez-vous et 22 n'étaient plus candidats après ce 1er entretien.

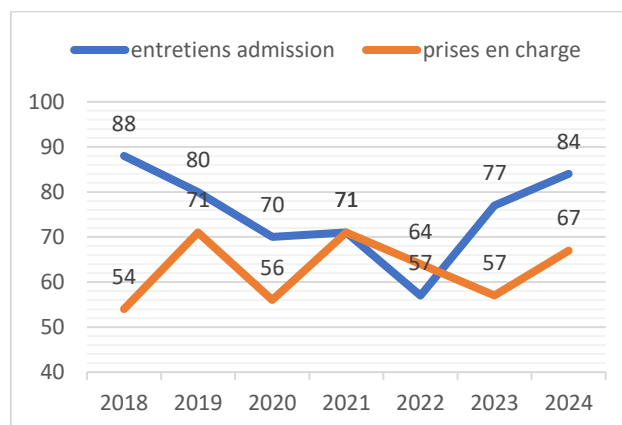


62 ont donc terminé la procédure en venant à leur journée d'essai, 19 d'entre elles n'étaient plus candidates après leur essai, et 9 ont été refusées. 34 ont donc été admises dont certaines n'ont pas pu commencer leur séjour en 202.



Au total, en comptant les personnes qui ont entamé la procédure d'admission en 2023, le nombre de nouvelles prises en charge en 2024 s'élève à 35.

Le nombre d'entretiens d'admission a continué à augmenter en 2024 et le nombre de prises en charge reste plus ou moins stable :



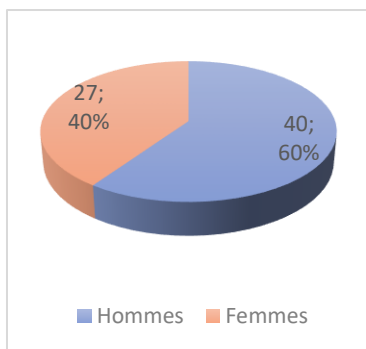
1. Données sur les prises en charges

A. Données globales

67 personnes ont donc été prises en charge en 2024, 32 parmi celles-ci ont été admises avant 2024 et 35 en 2024.

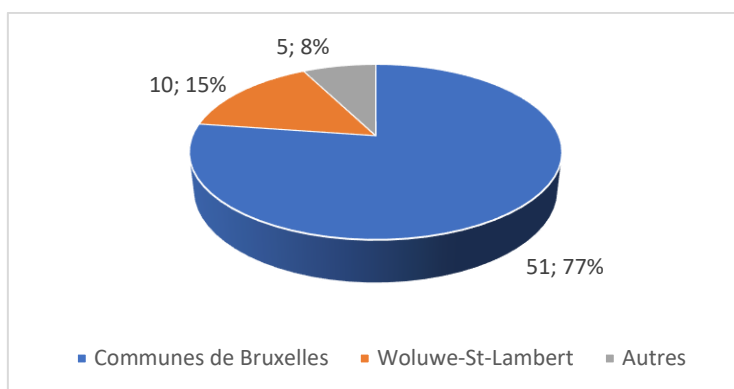
Comme l'année passée, le nombre de journées facturées est de 4655 dont 380 à 50 % du prix de journée, 4275 étant le maximum de présences facturables à 100 %.

B. Répartition par genres

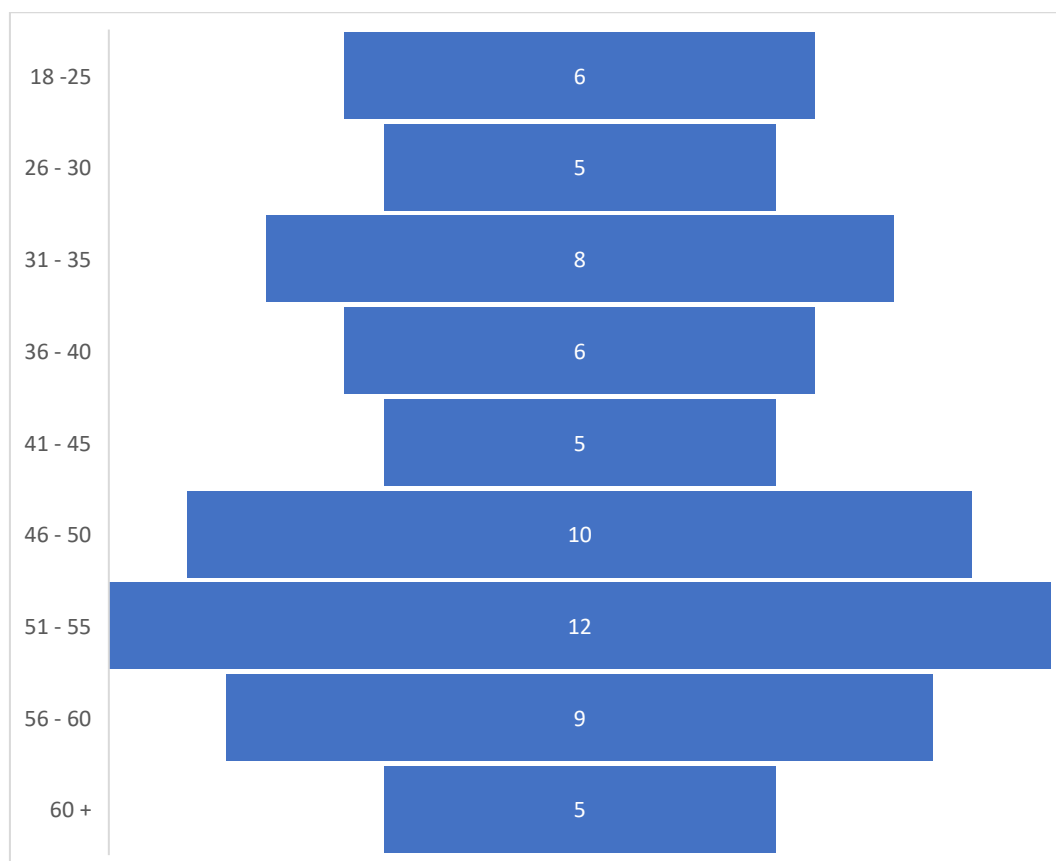


Ces chiffres sont tout à fait conformes à ce qui est observé depuis plus de 20 ans, à l'exception de 2020 (45/55) et 2021 (41/59) où on s'approchait de la parité H/F

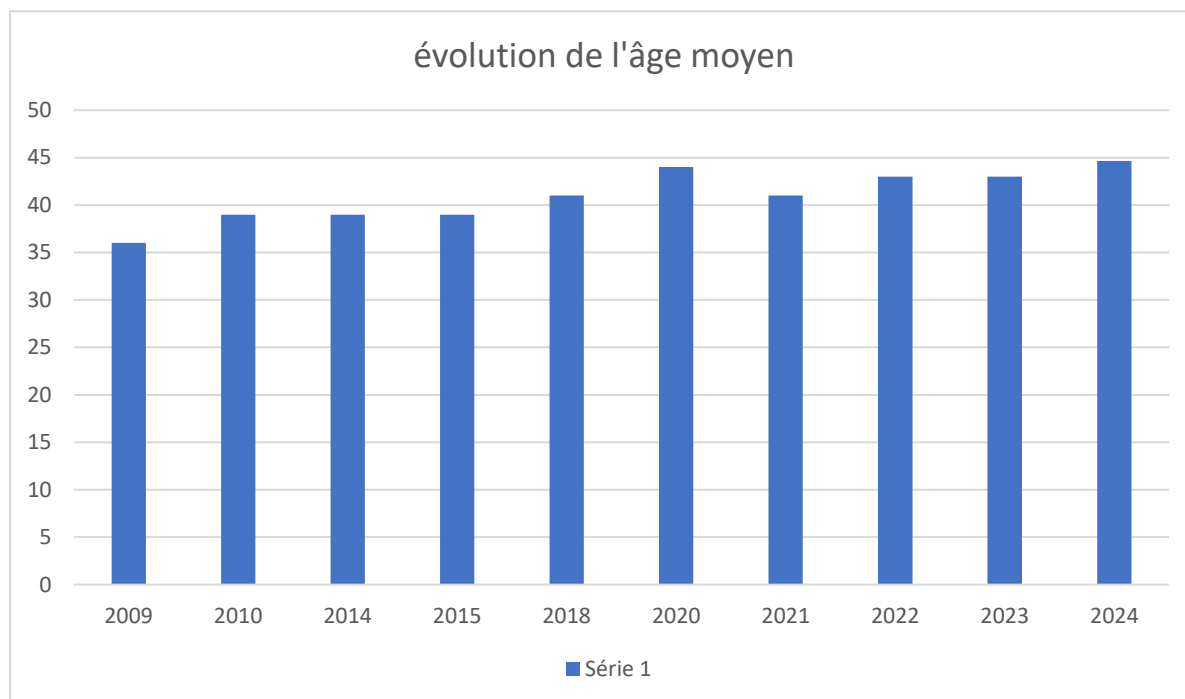
C. Répartition par domiciles :



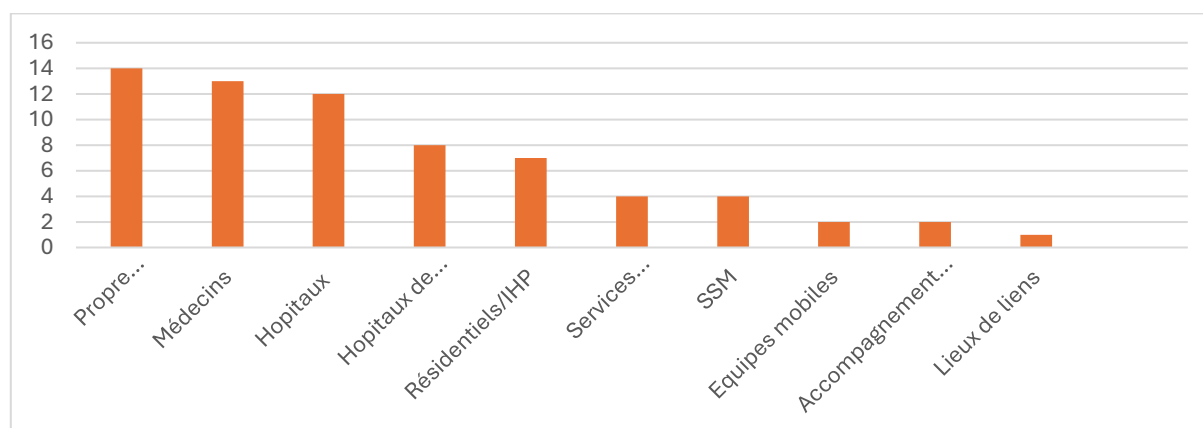
D. Répartition par tranches d'âges



L'âge moyen pour 2024 est de 44,66 ans, ce qui est similaire à ces dernières années mais qui confirme une légère hausse au fil des ans :

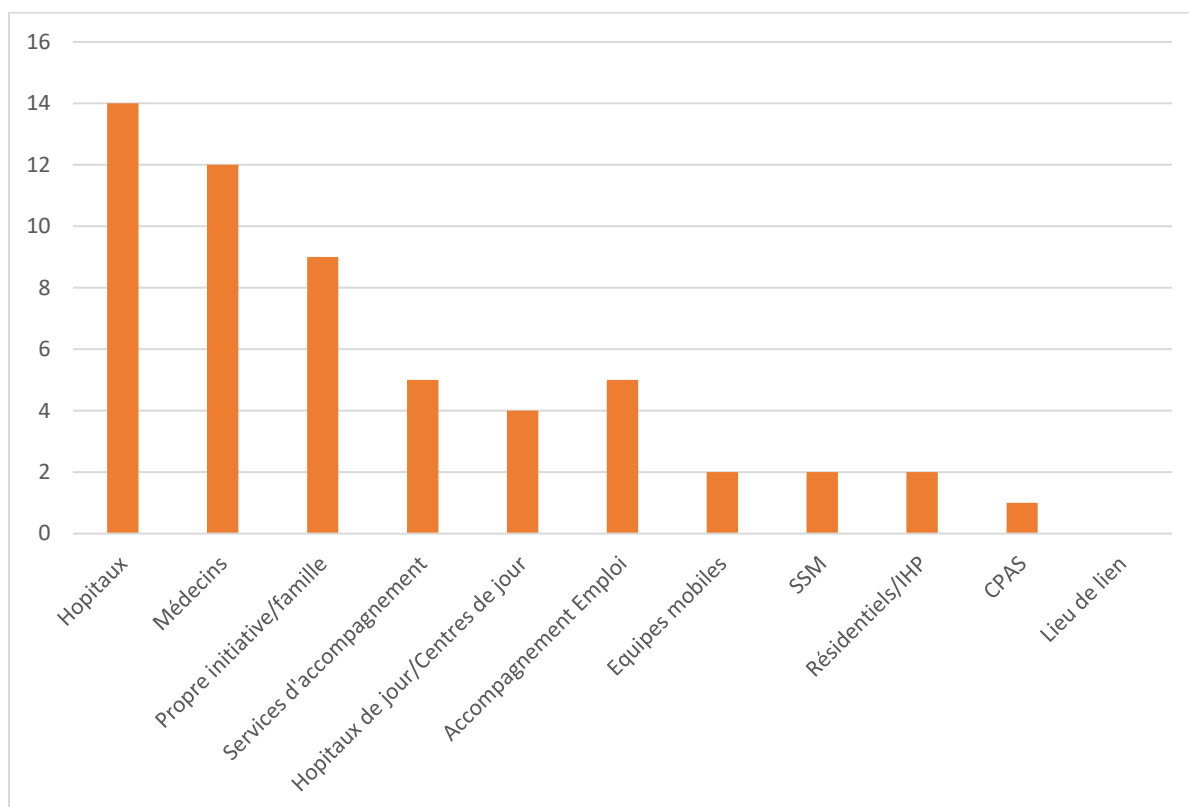


E. Répartition par provenance (envoyeurs)

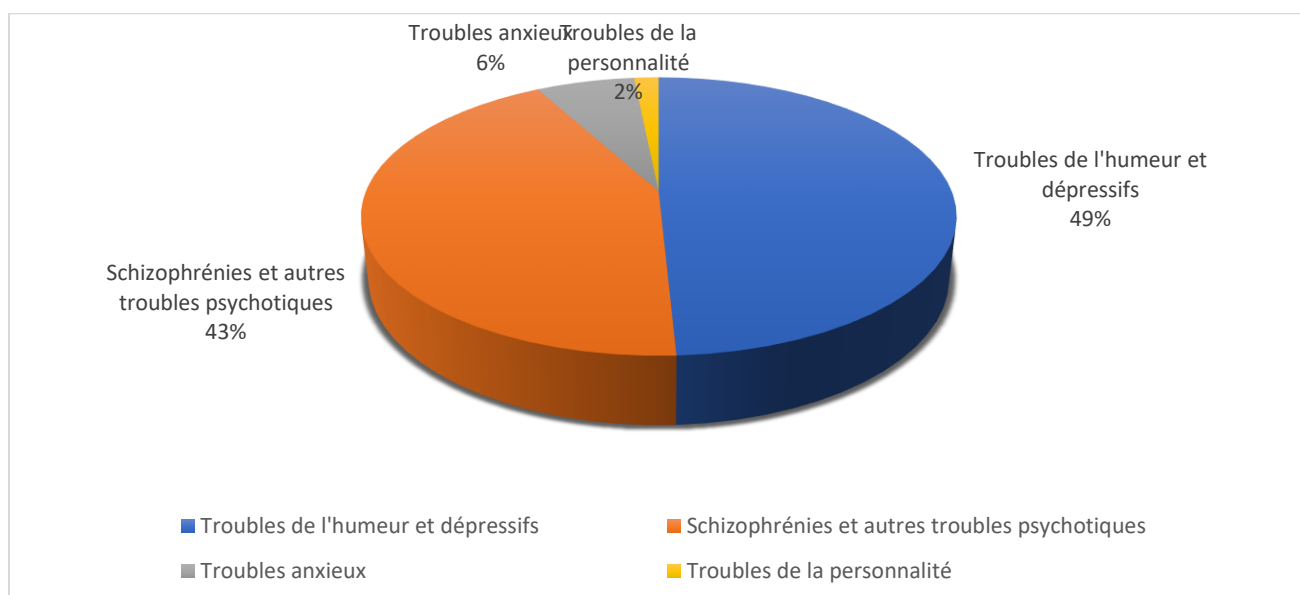


Changement par rapport à l'histoire de cette statistique : les hôpitaux ne sont plus nos premiers envoyeurs ! Parmi les patients qui sont venus de leur propre initiative 8 sur 14 ont déjà été pris en charge par le passé. De plus en plus de patients nous sont envoyés directement par les médecins (psychiatres pour la plupart) sans que la démarche ne soit prise depuis l'hôpital. Nous serons attentifs sur ce point les années à venir.

Rappel 2023 :



F. Répartition par diagnostics



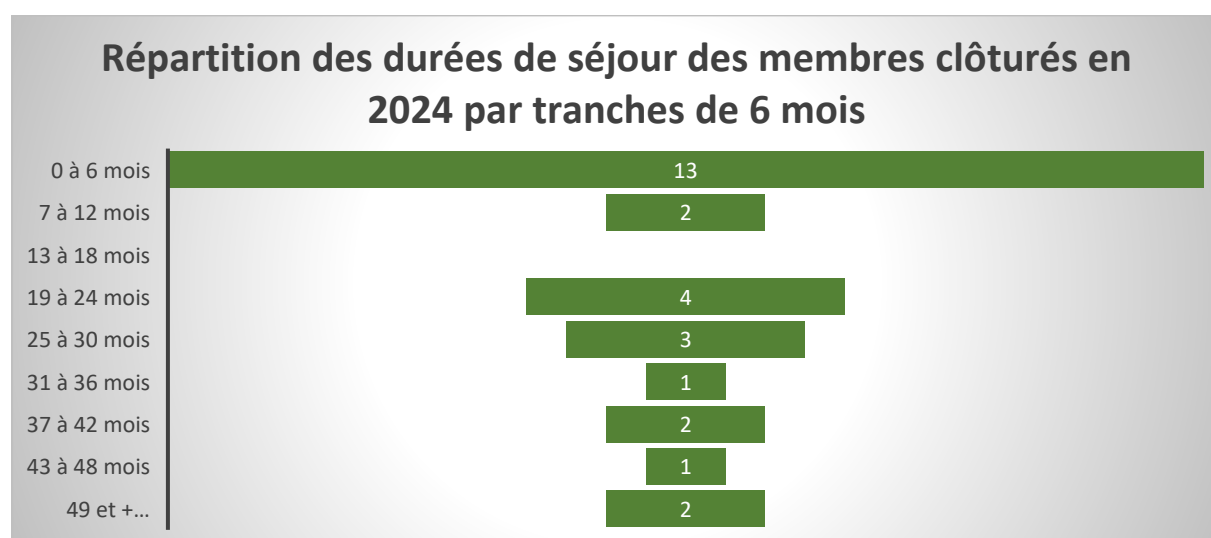
Cette répartition se trouve dans la lignée des statistiques des années précédentes.

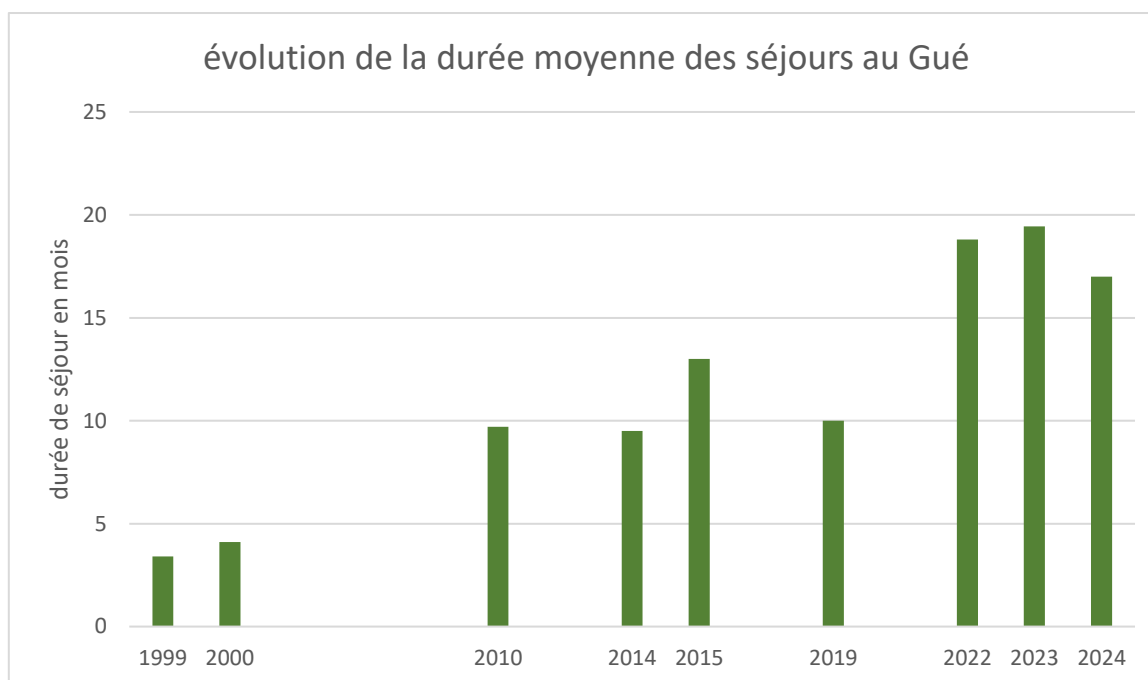
G. Durée des prises en charge

Nous avons vu lors des derniers rapports d'activité que les durées de séjour avaient sensiblement augmenté au fil des ans et particulièrement ces dernières années. Ceci participe sans doute à renforcer le temps d'attente pour les personnes en candidature.

Membres clôturés en 2024 :

Sur les 28 membres qui ont quitté le Gué en 2024 la durée moyenne de leur séjour est de 17,3 mois (1 an et 5 mois).





Même si la durée moyenne des prises en charge a quelque peu diminué cette année, elle reste élevée comparée à la décennie précédente.

Pour rappel, l'article 24 de la convention de revalidation psychosociale entre Iriscare et le Gué détermine que « *la période de revalidation psychosociale accordée par le médecin conseil de l'organisme assureur bruxellois du bénéficiaire est de 6 mois* » ... et que « *la période initiale de revalidation psychosociale peut être renouvelée par le médecin conseil jusqu'à atteindre une durée totale qui ne peut jamais excéder cinq années consécutives.* »

De manière générale l'équipe se pose la question sur les durées des prises en charge, surtout en regard de la liste d'attente toujours aussi conséquente.

Nous avons beaucoup entendu de la part de nos membres d'un « droit » aux 5 ans de séjour. Il faut croire que l'information soit passée ... en partie. Nous devons rappeler que le but du CJ n'est pas de rester 5 ans mais de leur permettre de se sentir mieux, ou selon l'article 9 de notre convention « *d'augmenter les habiletés des patients et d'adapter leur mode de vie de manière à réaliser des résultats tangibles dans le domaine de l'autonomie personnelle et de la*

situation d'habitation (...), dans le domaine de l'inscription dans le sien social et la citoyenneté (...), OU dans le domaine des activités professionnelles(...) »

Pour y arriver, nous disposons de 6 mois, renouvelables le cas échéant, et nous savons que cela peut prendre du temps. L'année 2024 nous dit en moyenne 1 an et 5 mois, comprenant des prises en charge de 1 mois at d'autres de 4 ou 5 ans.

Activités :

C'est d'abord du n'importe quoi :

Toute prise en charge commence avec un échec. C'est comme ça, on loupe quelque chose. On n'a pas compris ou pas assez vite. Parfois c'est grave mais on ne nous en tient jamais rigueur. Ce n'est jamais si grave. On se rattrape. On ne corrige même pas, on fait avec ça, avec ce *d'abord-toujours-premier* ratage.

D'ailleurs sur une feuille blanche, qui peut dire qu'un coup de crayon serait une erreur ?

L'atelier créatif, c'est d'abord du « *n'importe quoi* » comme l'explique Kirane Legrand dans le texte suivant.

Kirane Legrand : Activité créative :

L'atelier créatif a lieu tous les mardis matin de 10 h à 12 h.

Il se déroule dans ce qu'on appelle la salle blanche, un espace d'atelier et de réunions partagé. Toujours en musique.

À chaque séance, il y a une technique, une matière ou un thème proposé.

Ce sont des propositions qui visent à mettre en mouvements, des points de repère, des clés de démarrage dont chacun est libre de se saisir ou non.

Dans notre atelier, il y a une citation d'Octavio Paz affichée sur le mur :

« Toute œuvre d'art est une possibilité permanente de métamorphose, offerte à tous »

C'est ce qui guide notre travail au quotidien, je pense. On croit à la liberté de créer des espaces, des possibilités de bouger, de se déplacer, de changer.

Des espaces de liberté.

En création, tout est mouvement.

On pourrait comparer le processus de création à un voyage (et notre support à notre espace de liberté)

Avant de démarrer, on fait le choix de notre format, de nos outils, de la matière. Les possibilités de formes, de lignes, de couleurs sont infinies.

Au premier trait sur notre feuille, notre corps et nos pensées sont mis en mouvement. On peut les déposer à l'extérieur de nous et partir, entamer une recherche de nouveaux lieux imaginaires. Dans ce processus, nous ne sommes pas seuls, l'image crée avec nous. Et cela nous permet de nous découvrir au travers du dialogue symbolique qu'on entretient avec elle. C'est un espace de liberté où tout est permis... une possibilité de lâcher prise.

Une ouverture aux imprévus, aux surprises. Il n'y a pas d'erreur en création. Tout ce qui arrive sur notre papier est accueilli et transformé à souhait.

Un collègue m'a un jour dit : à l'atelier, « Vous faites du n'importe quoi » ... et ... c'est ça qui est opérant.

D'abord un peu vexée, je me suis finalement dit que ça correspondait tout à fait à cette idée/cette recherche d'espace de liberté.

Notre rôle et notre défi d'animateur est en ce sens un rôle de garant de cet espace, d'offrir un lieu, un temps, suffisamment sécurisant, apaisant et stimulant à la fois, pour permettre à chacun : d'être

Garant d'un endroit où on peut faire « du n'importe quoi » au sens du « non prévisible », du « non efficace », du « non utile », du « non attendu ».

Et c'est peut-être un peu cette liberté à laquelle on a accès au Gué.

Cette liberté d'expérimenter, d'essayer, de dessiner, de gribouiller, de danser, de chanter comme on ne l'a peut-être jamais osé ailleurs.

Et le plaisir qui en découle...

Un espace de liberté retrouvée de jouer, de se laisser aller à ce qui vient, à qui on est, un espace où il est possible de faire autrement et la joie de le faire et de le vivre en groupe.

Finalement, c'est peut-être ce « n'importe quoi », ce « presque rien », cette « simplicité » qui fait du bien. Et qui nous déplace et nous transforme.

Article de Sophie Bihin « All eyes on me » :

Lors des activités créatives, on dessine, on peint, on découpe, on colle... presque toujours en musique et dans une ambiance de papotage. C'est un moment privilégié dans notre atelier partagé, à l'écart de l'agitation de la vie communautaire.

Voici un exemple de l'une de nos dernières activités : le portrait.

Le principe : un volontaire se place au centre, prend la pose pendant une dizaine de minutes, et tous les autres le dessinent dans leur carnet de croquis. C'est l'occasion de prendre le temps de regarder un visage, d'observer chaque petite particularité, et de voir la personnalité du modèle apparaître petit à petit sur le papier. (Ou pas...)

Puis vient le moment du partage des dessins. Montrer à une personne comment on l'a dessinée, ça peut faire l'effet d'un petit cadeau en quelque sorte. Ça fait sourire, parfois rire, ça surprend.

L'expérience d'être modèle n'est pas anodine non plus. Se savoir observé peut être intimidant au début, puis finalement, avoir un côté agréable. "*All eyes on me!*", comme disait un membre. On prend conscience de l'image que l'on renvoie ; parfois, ça étonne, parfois, ça décomplexe : on réalise que ce sont l'ensemble de nos imperfections (qu'on pensait parfois à tort être des défauts) qui font ce que nous sommes.

Ce qui me frappe le plus dans cet exercice, c'est le sentiment de bien-être que peut procurer le regard des autres. Finalement, être observé par un regard attentif et sans jugement, c'est un peu comme être écouté par un thérapeute ou touché avec soin par un professionnel de santé... »



L'invention comme outil de travail :

Notre clinique se base en grande partie sur ce principe d'invention et il faudrait être même plus précis et dire « inventer ». Ce n'est même pas un principe, simplement la seule action possible face aux rencontres car dans le jeu de la psychose, on est toujours un peu perdant. On ne comprend jamais très bien les règles donc on ne peut pas gagner, c'est seulement en jouant qu'on voit apparaître un certain nombre de choses. C'est-à-dire face à cette impossibilité de savoir, une bonne fois pour toute, comment y faire, on n'a pas le choix que de s'y essayer.

C'est là que ce n'est pas évident ; il faut pouvoir laisser de la place tout en participant, c'est l'enjeu même de la référence : est ce que nous y sommes pour quelque chose si après quelques mois de présence au centre de jour, le patient nous dit à nouveau « je suis toujours aussi vide » ? Est-ce qu'on est en droit de lui dire « nous n'y sommes pour rien » ? C'est là que ça coince. C'est là l'impossible.

Alors, on brode, on tresse les différents bouts qu'on arrive à tirer, il nous faut faire récit, faire un peu de sens.

Les deux textes suivants de Matthias Vanneste et ensuite de Valérie Notte, s'attardent justement sur cette question dont la réponse reste un entre-deux incertain mais plein d'espoir et de mouvement.

Article de Matthias Vanneste : « Dé-placé en psychiatrie, un presque rien de sens »

Un centre de jour ... est un service ambulatoire. Cela implique effectivement un déplacement. Ça n'a l'air de rien, mais ce déplacement, ce mouvement est peut-être le premier travail pour les patients admis en Centre de Jour. Se lever à une certaine heure, se préparer (être présentable...), affronter le fourmillement en dehors de chez soi, dans les rues, dans les transports ... pour arriver à l'heure ou presque. Faire face à l'angoisse ou à ses démons, voilà ce qui nous est souvent rapporté par beaucoup d'entre nos membres.

Une fois bien arrivé au Gué, le premier réflexe est peut-être de se placer, de prendre place et le lendemain de se replacer. Ça fait du bien, c'est rassurant, sûrement salvateur. Pourtant le Centre de Jour doit veiller au sens de chaque prise en charge, et donc au mouvement qu'elle doit entretenir, initier ou provoquer chez chacun. Un patient peut être placé dans un hôpital, il ne peut pas l'être dans un centre de jour, même si certains membres ont cette tendance à ne pas bouger malgré les activités proposées et le mouvement constant autour d'eux. On en entend parfois se satisfaire qu'il y ait des gens autour d'eux (sous-entendu des gens qui bougent ou se déplacent autour d'eux)...

Le travail communautaire a déjà commencé : se dé-placer ou du moins voir que c'est possible... On approche, mine de rien, la question du désir, ce presque rien de désir, et de celle du sens, ce presque rien de sens.

La question du sens ne nous quitte jamais. Qu'est-ce qui a du sens ? Qu'est-ce qui fait sens ? Se déplacer oui, mais dans quel sens ? Parfois on recule pour mieux avancer, parfois on prend des détours, par curiosité ou par peur, parfois au contraire on brûle les étapes, car le temps nous est tout de même compté, parfois on se prend un mur ou on glisse, on se casse la figure et puis on se relève pour mieux reculer, mieux avancer... Bref tant qu'on se meut c'est qu'on vit, si tant est qu'il y ait un but au dé-placement, sans quoi nous parlerions d'errance.

Article de Valérie Notte « Atelier impro » :

Atelier d'impro. Échauffement. « OK, maintenant, on va compter jusqu'à 10 ».

Prise hors contexte, cette phrase peut faire sourire.

Sauf qu'on va le faire, en marchant, sans décider quelle personne va dire 1, 2, ni 3... Si deux personnes disent le même chiffre en même temps, on recommence à 0.

Et pour y arriver, il va falloir se regarder, se connecter ET s'écouter. Et ça, ce n'est pas simple !

L'improvisation théâtrale c'est avant tout une grande écoute de l'autre et avec tous ses sens. C'est aller chercher de l'inspiration chez l'autre, accepter ce que l'autre propose et parfois, lâcher ses propres idées au profit de celles des autres. C'est aussi lui faire confiance.

C'est construire ensemble, des histoires, à partir de rien (ou plutôt, à partir de nous, ce qui n'est pas rien !) dans l'instant présent. C'est une prise de risque et un moyen d'expression sans « trop » de jugement. Car dans l'impro, on se « plante » TOUS. Mais les « plantages », on en fait des moments joyeux (et de rire) et des opportunités de créer quelque chose d'extraordinaires.

C'est faire de ses « erreurs » des forces et les rendre extraordinaires.

« En improvisation, chaque erreur est une opportunité, chaque imprévu est un défi, et chaque moment est une chance de créer quelque chose de magique » (Viola Spolin – Improvisatrice)

« Je n'ai pas d'idées », phrase que j'entends beaucoup. Je répète donc qu'il ne faut pas avoir d'idée (qu'il n'y a pas de mauvaise idée), mais se faire confiance et faire confiance à l'autre. Et si c'est « à côté », quelqu'un d'autre le « rattrapera », car on construit ensemble.

Être là dans le moment présent, dans la peau d'un personnage, et trouver sa place dans l'histoire comme un reflet de celle qu'on pourrait prendre en dehors de l'atelier ou du Gué.

Mais c'est avant tout un moment de détente, ludique, où on s'amuse beaucoup et on prend du recul sur la vie quotidienne.

C'est un environnement de soutien où les participants se sentent encouragés et respectés. Cela peut contribuer à renforcer les liens sociaux et à créer un sentiment de communauté parmi les membres.

Article de Lila bria « Dé-placer la parole »:

La plupart des auteurs rendant compte de dispositifs de groupes de parole mettent en évidence plusieurs objectifs :

- Construire une sécurité : une qualité de délimitation entre un dedans et un dehors
- Faciliter les échanges : de sensations, d'éprouvés
- Permettre une fonction de pensée associative et de lien
- Transformer les éléments bêta en éléments alpha pour permettre l'élaboration

Ces objectifs sont-ils transposables au groupe de parole du Gué au vu de sa configuration ? Difficilement.

Le premier, qui concerne la délimitation entre dedans et dehors, est normalement rendu possible par les règles qui régissent le groupe (ex : confidentialité de ce qui se dit dans le groupe) et par le fait que les participants quittent habituellement le groupe pour retourner **dehors** une fois celui-ci terminé. Comment alors conserver cette qualité de délimitation quand le groupe opère au sein d'un centre de jour, où les membres vivent ensemble au quotidien et où la question de la confidentialité de ce qui se dit dans ce groupe n'est peut-être pas réaliste ? Comment articuler cette question du dedans/dehors du groupe alors que celui-ci est souvent traversé de personnes qui se lèvent, rentrent et sortent au cours de l'heure, et que le cadre annoncé au départ (attendre la pause pour se lever, ne pas interrompre les autres) ne suffit pas à contenir ?

Mettons alors de côté ce premier objectif. Que reste-il ?

Les échanges, le lien, les associations et tout cela pour peut-être permettre la transformation qui aboutira à une élaboration. Deux éléments rendent cela difficile : d'abord, le nombre de participants. Est-ce que l'élaboration est possible au sein d'un si grand groupe (en général environ 15 personnes) ? Ensuite, l'hétérogénéité même des participants et leur différence de rapport à la parole et au discours. Quelle pertinence d'un groupe de **parole** quand cette dernière ne peut pas être entendue sur le même mode pour tous les membres ? Quand on ne parle pas la même langue ?

Une autre limite au groupe de parole du Gué comme groupe de parole « classique » se trouve peut-être dans le présupposé d'une « préoccupation pour autrui », qui permettrait à la parole de s'éprouver dans l'écoute et le regard de l'autre. Or, cette préoccupation existe-t-elle

vraiment chez tous les membres ici ? L'expérience de quelques mois semble indiquer que non, pas toujours (pas souvent ?). Le groupe semble parfois agir plus comme un réceptacle de paroles qu'il faut essayer de contenir, de ne pas laisser déborder, mais sans écoute réciproque.

Quels peuvent alors être les objectifs propres d'un groupe de parole au Gué ? Peut-être, d'abord, de proposer un autre espace pour parler. Pour parler autrement, autrement qu'autour du café du matin, qu'à la réunion communautaire ou qu'au café philo ? Ces espaces se ressemblent pourtant. Le groupe de parole préfère le thé au café, mais rassemble de la même façon autour d'une boisson qui agit comme un rituel et permet de « faire groupe », d'être ensemble, encore une fois. Être ensemble, cela semble aussi être le thème de fond de chaque groupe de parole. Mais comment, ici, être ensemble lorsque la parole de l'autre semble parfois être pour nous soit inintéressante soit inentendable ?

Peut-être en faisant émerger la question commune, ce qui rassemble tous ces profils si différents : l'institution. Le groupe agit alors comme une mise en perspective de la vie au Gué, et mime en cela la réunion communautaire. Cependant, il n'est pas un espace de décision et permet probablement ainsi une réflexion d'un autre ordre, basée sur l'expérience vécue. Les membres pensent la vie ici et la vie dehors, ou son absence de vie dehors, et là, peut-être, se retrouvent et se reconnaissent dans la parole de l'autre.

Le groupe de parole du Gué relève alors plus du semblant de groupe de parole. C'est en fait, comme tout, un prétexte pour tenter d'être ensemble. Un espace proposé pour réfléchir un peu différemment que dans les autres espaces, pour faire groupe une nouvelle fois ? Un espace, peut-être, pour permettre un *dé-placement* de ces paroles ?

Article de Jade El Hussein : « éphéméride » :

Une bulle de savon est aussi jolie qu'elle est éphémère, à devenir solide, elle serait alors complètement autre chose, une guirlande par exemple, un reste sans mouvement et sans vraie transparence. Ce qui fait la beauté de la bulle de savon c'est donc le fait qu'à n'importe quel moment elle puisse disparaître et ce moment est presque toujours assez court. Dans « *les beautés de l'éphémère* » Pierre Zaoui l'appelle un « *jeu sans chichi* », « *un jeu de trois fois rien* », faire des bulles de savon ne coûte rien, ne demande presque aucun savoir-faire et est inconséquent. Ça disparaît aussi vite que c'est apparu, Arte Povera ou Art brut, peu importe en tout cas quelque chose d'un mouvement.

Mon propos ici n'est pas celui de la bulle à savon, mais celui-ci me servira d'analogie, de phénoménologie pour dire quelque chose à propos de moments possibles dans notre clinique du quotidien. D'après ma propre désillusion sur la chose de la guérison c'est avant tout une clinique de l'éphémère à laquelle j'ai à faire et c'est en réalité cette constatation contre laquelle j'essaie tant bien que mal d'édifier une certaine théorie, une construction qui permettrait d'inventer quelque chose autour de ce vide, trou. Mais pourquoi une telle frustration face à l'éphémère ?

Lorsqu'on voit la souffrance d'un membre s'estomper le temps d'une activité, lors d'un effort sportif ou d'une création artistique par exemple, on ne lui souhaite qu'une seule chose c'est-à-dire que celle-ci disparaît « pour toujours ». Qu'elle ne revienne plus du tout, indice alors de la guérison de la maladie, disparition de symptômes et tout ce qui va avec. Quel plaisir que les choses puissent être si bien ficelées entre elles pour former un tout cohérent et une histoire... une histoire finalement sans intérêt, à dormir debout.

Finalement, la seule vérité qui vaille à ce moment là de mon exploration, c'est que je ne sais pas ce que je veux vraiment. C'est l'éphémère de la chose qui fait en sorte que quelque chose se passe à ce moment-là, mais on ne peut pas s'en contenter si l'on veut permettre d'établir un environnement suffisant pour que les membres puissent s'inventer une béquille, s'inventer quelque chose qui fait qu'ils pourront faire face à une société sans aucun semblant à leurs yeux.

À remarquer aussi que tirer vers son extrême, cette éphémérité tend vers ce que Hallward peut nommer « vitesse infinie » :

La vitesse infinie décrit ainsi un mouvement qui n'a plus rien à voir avec le mouvement réel, un « mouvement » purement virtuel qui a toujours atteint sa destination, dont le déplacement est lui-même sa propre destination.

C'est là que ça se corse, car, comme je le comprends maintenant, il faut que les choses soient éphémères malgré nous, qu'on y croie un peu à cette permanence et qu'on s'y retrouve toujours encore déçu, qu'on insuffle à l'activité ou à la référence, aux mots, aux interventions qu'on opère sur le membre, une croyance de stabilité, de permanence afin que ses effets soient pérenne. Au final, il faut espérer qu'on ne soigne qu'une fois même si l'on sait pertinemment bien qu'on ne saura jamais combien de fois exactement jusqu'au moment où le cercueil sera fermé ?

Mon travail est alors défini au plus essentiel de sa forme si je dis que « je fais des bulles de savon avec les membres ». Je n'ai en réalité que des moments courts qui, si ils venaient à durer, ne serait plus alors des moments, mais plutôt des temps longs où la catatonie resurgit sous la forme d'un type qui s'assiérait tous les jours dans le fauteuil du salon comme on s'assied dans une salle d'attente en attendant infiniment que son nom soit cité.

On sait grâce à la topologie lacanienne que le désir tient cette forme de tore, imaginé simplement un donut, troué au milieu donc, et que c'est de par cette forme et l'infinité de demandes que le désir continue à se mettre en place, qu'il circule à travers toujours non répondue, déçue, ce qui le relance. On demande quelque chose, ça nous fait avancer, on est déçu de la réponse, on recommence, et ça continue comme ça. Mais ça, ce n'est que Lacan.

Il faut faire intervenir Deleuze et toute la difficulté de son Spinozisme Fichtéen comme Zizek le nomme pour dire quelque chose d'autre de ce désir : *« Il y a une joie immanente du désir, comme si le désir se remplissait de lui-même et de ses contemplations, et qui n'implique aucun manque, aucune impossibilité. »*

C'est grâce à cette vision du désir que nous puissions comprendre la bulle de savon et son plaisir, cette immanence-là d'en produire d'autre, car il serait bien fou celui qui ne produirait qu'une seule bulle de savon, mais c'est aussi là toute la difficulté, nous ne pouvons-nous empêcher de vouloir en produire plus, plus de moments au quotidien où tout le monde rigole, plus de moments où on s'entraide pour aboutir à un projet, plus de moment où on voit sourire la personne que l'angoisse rend immobile depuis longtemps, plus, plus. On serait bien fou de ne pas en vouloir plus, de ne rien vouloir pour nous. C'est là pourtant qu'on nous somme d'être en tant que psychothérapeutes institutionnels, de ne pas vouloir pour eux, c'est là peut

être que le Gué est différent, qu'il n'est plus ou n'a finalement jamais été, de la psychothérapie institutionnelle au sens strict, mais plutôt une troupe de travailleurs soufflant des bulles de savon comme ils peuvent parce qu'avant tout, ils s'en amusent.

Le corps réinventé :

La souffrance est une affaire de corps, tout le temps même quand elle se présente d'abord psychique. D'abord vu comme un outil pour court circuiter la tyrannie de la pensée, le mouvement est avant tout un ancrage d'un certain rapport à l'image du corps mais aussi de ses incapacités, de ses points de douleurs, des questionnements qu'il vient faire surgir.

C'est une question épineuse, à laquelle on n'a pas forcément tous les outils pour répondre, il faut parfois s'installer à côté de la personne, parfois la guider, parfois même passer un pied dans l'éducation. On en reste finalement toujours à cette phrase de Lacan « *la technique qui conviendrait à la psychose n'est pas mûre.* » mais les textes qui suivent illustrent bien en quoi cette phrase n'est pas une condamnation mais bien une exploration à plusieurs de ce qu'est un corps, à travers la nature, à travers les exercices de relaxation mais surtout à travers une recherche éternelle, celle obsessionnelle du « *qui suis-je ?* » du clinicien toujours en devenir, toujours jamais assez formé, jamais « *mûre* ». Cela se fait par une trouvaille évasive, presque aléatoire à la manière dont une grille contient le corps et régule l'angoisse de Beckett par moment « (...) *Il étendit la main gauche et attrapa le barreau d'une grille. Cela lui permit de cogner sa canne contre le trottoir. Sentir vibrer jusque dans sa paume le bout en caoutchouc l'apaisa, quelque peu.* »

Article de Lucie Vanderclausen Le corps en psychiatrie

Une à deux matinées par semaine, je propose un éveil corporel au centre de jour. Une occasion pour se mettre en mouvement, prendre conscience de son corps et engendrer des déplacements de différent type.

Cette activité demande un premier déplacement pour se rendre jusqu'à la salle. Ce n'est pas toujours évident de se remettre en mouvement après avoir bravé l'extérieur et s'être installé autour d'un café au Gué. Et puis, il y a le groupe présent qui peut être soutenant et en même temps affrontement. Le regard de l'autre sur ce que je fais ou je n'arrive pas à faire. Parce que

oui le corps a ses limites et ce n'est pas toujours évident de les comprendre et de les respecter, voilà encore un travail à faire. Pour finir, il y a aussi la peur de l'inconnu

« Qu'est-ce que Lucie va nous faire faire aujourd'hui, est-ce que j'y arriverai, est-ce que j'ai assez d'énergie pour essayer ? ».

Nous avons ensuite le déplacement du corps à proprement parler. Des exercices d'un presque rien de sens sont proposés : une respiration, un touché avec la main, un contact avec le sol, un muscle qui se contracte ou s'étire et la respiration qui accélère ou décélère. On apprivoise son corps, on en prend conscience chacun à sa manière, on essaie de comprendre l'exercice et de bien faire, on fait une pause quand c'est de trop, parce que la consigne de base est de bouger sans douleur.

Au moment de l'éveil corporel, on peut imaginer que les pensées sont plus concentrées sur le corps qui bouge. Ce qui nous amène à notre troisième déplacement, le glissement pour un temps des angoisses vers les sensations corporelles dans l'ici et maintenant. Les angoisses bloquent le corps et moins le corps ne bouge plus les angoisses grandissantes. En se mettant en mouvement, on peut accéder à un certain apaisement de l'esprit.

Article d'Arthur Gobert (stagiaire) :

Lors d'une réunion d'équipe, on m'a proposé d'écrire un texte sur la vie d'un stagiaire au Gué. Plutôt que de définir un rôle figé, j'ai choisi de partager mon expérience à mi-parcours, en décrivant ma rencontre avec le lieu, son fonctionnement, sa philosophie et sa vision de la psychologie.

Découvrir la thérapie institutionnelle au Gué a été une première étape marquante. Il m'a fallu en comprendre les fondements, la fonction phorique, les idées de Mornet, et bien d'autres concepts encore. N'ayant comme expérience que mon parcours académique, mes repères se limitaient souvent aux aspects historiques de la psychanalyse et à une pratique clinique essentiellement axée sur l'entretien individuel.

Mon premier jour, j'étais anxieux à l'idée de ne pas « faire » de psychologie clinique au sens académique du terme ou en tout cas comme je pouvais me l'imaginer à ce moment-là ; un psy assis en face d'un patient. Le fait que l'on ne m'attribue pas immédiatement une place ou des tâches précises m'a d'abord déstabilisé.

Je pensais que nous ne faisons ici que des activités (sport, art, etc.), et j'avais du mal à saisir où se situait la clinique dans ce fonctionnement.

Pourtant, au fil des jours, j'ai compris que la psychologie se jouait dans les interactions, dans le quotidien, dans les échanges informels, et dans l'implication de chacun au sein du collectif. Le travail clinique ne se limitait pas aux entretiens individuels, d'ailleurs très peu présents ici, mais s'étendait aux liens tissés au sein du groupe et aux activités partagées ainsi qu'au travers de nombreuses discussions informelles avec les membres ou entre travailleurs et lors des réunions d'équipe hebdomadaires.

La dynamique de l'équipe repose sur une horizontalité qui peut surprendre. Très vite, j'ai compris que je devais construire ma place par moi-même. Cette autonomie m'a permis d'amener ma propre identité, mon bagage académique et personnel, tout en développant une capacité de débrouillardise essentielle pour la suite de mon parcours. J'ai appris à comprendre le fonctionnement du Gué en poussant la porte des différentes activités et en échangeant de manière informelle avec les travailleurs. Ces discussions hors des réunions formelles ont été tout aussi précieuses que les moments passés dans les activités collectives.

Aujourd'hui, je peux affirmer avoir trouvé ma place et la reconnaissance de celle-ci par le reste de l'équipe. Ce stage m'a permis de voir la psychologie autrement, en dehors du cadre académique strict, et de comprendre l'importance de la dimension collective dans la clinique. Être stagiaire au Gué est une expérience enrichissante, bien plus formatrice pour moi que des consultations classiques à ce stade de ma formation. J'encourage tous les futurs stagiaires à oser l'expérience, à accepter d'être déstabilisés, et à se laisser porter par cette approche unique de la thérapie institutionnelle.

Article de Adrien Helleputte ;

Nouveau travailleur au Gué, j'ai commencé au centre de jour en novembre. Avant d'arriver ici, j'ai travaillé 5 ans dans une institution pédopsychiatrique avec des adolescents autistes et psychotiques. Au cours de cette expérience professionnelle, j'ai réalisé que le massage était un réel outil d'apaisement pour les jeunes qui fréquentaient cette institution. L'atelier que j'animais autour du corps était également le moyen de rentrer en contact et de faire du lien avec eux. Au final, à bien y réfléchir, on avait affaire au corps de l'autre à chaque instant.

En effet, il n'était pas rare de recevoir des crachats en pleine figure, de laver les excréments qu'un jeune avait étalés partout, de voir le sang couler suite à des épisodes d'autoagressions. Le corps, partout et tout le temps. L'envahissement de notre propre corps était quotidien, mettant parfois la question des limites, de nos limites (corporelles), à rude épreuve.

Ici, au centre de jour, j'ai été frappé de voir qu'a priori, il en était tout autre. C'est presque comme si la question du corps était passée sous silence, comme si elle était tabou. Ça commence d'ailleurs par le simple fait que les travailleurs.eusses ne se disent pas bonjour en s'embrassant ou en se serrant la main, sous prétexte de ne pas montrer trop d'intimité devant les membres. Ici, on évite le corps à corps, entre travailleurs.eusses et avec les membres. Malgré cela, il est difficile de faire l'impasse sur ces corps qui sont devant nos yeux.

Le corps des membres qui est parfois lourd, parfois désarticulé, parfois apathique ou au contraire, volatile. Pourtant ils en ont des choses à dire ces corps, ils en ont vécu des histoires. Le corps est témoin des joies, des blessures, des souffrances, parfois visibles, souvent invisibles d'une personne. Le toucher, qu'il soit à même la peau ou sur un vêtement (qui peut être vu comme une enveloppe corporelle), est le pont entre l'intérieur et l'extérieur du corps. Le toucher met en relation deux corps, il est un moyen de communication non verbale, il engage les personnes dans leur relation à autrui. On dit souvent que le toucher est un besoin primaire et donc nécessaire.

Qu'en est-il de ce besoin chez les personnes qu'on accueille au centre de jour, est-il rencontré ? La question a le mérite d'être posée lorsqu'on s'aperçoit que la plupart des membres viennent au centre de jour notamment pour combattre la solitude et l'isolement. Comment, à travers le lien, est-il possible de rétablir un contact pour ces personnes, elles qui vivent parfois leur corps comme ne leur appartenant pas, comme éclaté ou morcelé ?

La clinique du lien donc, à travers notamment les fondements de la thérapie institutionnelle ainsi qu'aux concepts de transfert et contre-transfert. Mais comment répondre à ce besoin primaire du toucher et donc du lien ? Se donne-t-on le droit, en tant que travailleur.eusses, de poser une main sur une épaule ou encore de prendre dans les bras ? Évidemment, cette question met en jeu celle de la juste distance à avoir avec nos membres. En effet, dans son article « franchir le tabou du corps en psychiatrie »,

Delion nous dit que *« franchir le tabou du corps ne veut pas dire se mettre à toucher le corps dans n'importe quelle condition ou sans penser le cadre de telles pratiques, nous savons les dégâts auxquels peut conduire une telle dérive dionysiaque : »*

il s'agit bien au contraire d'en transcender la présentation biophysique pour recréer avec le patient les bases d'une vie corporopsychique. Il s'agit de s'engager dans une relation humaine qui prend en considération le corps et l'appareil psychique. Il s'agit de penser des dispositifs dans lesquels le corps existe à nouveau comme paramètre de l'équation intersubjective ».

Ainsi, je trouve que l'espace d'un atelier avec un cadre défini et des intentions clairement explicitées est intéressant. Un atelier où le massage comme outil peut être utilisé comme permettant une rencontre, un lien. C'est également le lieu où nous, en tant que travailleur.eusses, pouvons avoir accès, grâce à la dimension corporelle, aux blessures physiques des membres, mais également au corps comme étant le reflet de leur vie psychique interne. Par exemple, à la suite d'un massage pendant l'atelier, K. me dit que ça lui a fait du bien. Le questionnant sur les raisons de ce mieux-être ressenti, il me dit que c'est agréable pour lui d'être surpris.

En effet, pendant le massage il a les yeux fermés et le fait de ne pas savoir quel sera le prochain mouvement de massage, ni sur quelle partie de son corps, lui amène du lâcher prise. Il arrive à faire le vide et à ne penser à rien d'autre. On verra ensemble que c'est d'autant plus important pour lui qui a l'habitude d'être dans l'anticipation au quotidien et qui peut être dans le contrôle. De plus, lorsqu'on voit K. devant nous, on a une image d'un corps désarticulé. Le massage permet de rassembler les différentes parties de son corps, de les lier et d'avoir une conscience et un ressenti plus unifiés de son corps.

Article de Romain Helleputte « Maraîchage »:

En septembre 2024, c'est le lancement de cette nouvelle aventure au sein du Gué.

L'engagement d'un maraîcher à mi-temps s'est concrétisé. Il s'occupe du rapport à la nature, de la relation perdue et retrouvée avec le vivant en tant qu'être humain.e. repenser notre place face au monde.

Ce projet résonne avec l'envie d'élargir nos horizons, d'appartenir plus profondément à la cause écologique et de faire renaître l'idée du jardin de soin qui, dans l'histoire de la psychiatrie, faisait partie intégrante du squelette d'un établissement de soins de santé, hôpitaux. Ici, il parle de préservation de la biodiversité, d'autonomie alimentaire du Gué, d'adoption d'animaux, de formation socioprofessionnelle, d'accueil d'activités pour les établissements de soin de santé bruxellois. Ce terrain se veut rassembleur, créateur de liens, entre le quartier et le Gué, porté à l'initiative du Fabulus et de l'accompagnement à l'emploi.

A la recherche du terrain et exploration des idées

La première partie de l'histoire est consacrée à la recherche de la terre, du lieu qui accueillera les cultures, les esprits et les corps.

Après de nombreuses balades à vélo dans le quartier pour rencontrer les différents acteurs.trices qui font partie de l'ADN de Roodebeek, la connaissance des anecdotes et des légendes, un terrain d'entente a été trouvé, accessible facilement depuis notre centre. Située à trois minutes à pied, l'installation de notre campement se fera au-dessus du bassin d'orage de Roodebeek ! La terre appartient à la commune de Woluwé-Saint-Lambert, une collaboration se pense à long terme pour permettre de stabiliser les idées dans le temps.

Quel impact sur le Gué ?

Avoir la chance de gérer une partie de ce terrain a un impact sur le Gué et ses trois services. Déjà, c'est la création possible d'une relation entre l'intra-muros et l'extra-muros de l'établissement, c'est un espace dédié à l'emparent d'une nouvelle dimension thérapeutique, qui appelle les personnes à s'engager dans un ordre temporel différent (les saisons) et à prendre le rôle de soignant du vivant. La relation s'inverse, et les perspectives changent.

Comment les services vont-ils être impliqués à cet endroit ? Ça, c'est la grande question qui a également rythmé ce premier chapitre. Pour le centre de jour, cela est plus évident que pour le

Fabulus et l'Accompagnement à l'emploi. Des activités autour du champ, de la biodiversité, de la culture, de l'alimentation font sens. Aussi, c'est l'occasion de faire des ponts avec l'équipe pluridisciplinaire qui habite le Gué, en pensant des featurings, associations entre l'art-thérapie, la kinésithérapie, la musique, le chant, etc. Pour le Fabulus, la fonction principale est de créer du lien, en préparant des événements de quartier tels que des fêtes saisonnières, des dîners champêtres, des visites du terrain, des chantiers participatifs, des ateliers parlant de sujets écologiques et étude la santé mentale. Il sera proposé des permanences aux membres actif.ve.se du lieu. Aussi, à rappeler l'importance de proposer des expériences responsabilisantes, pour créer des brèches sur le travail social.

Pour l'accompagnement à l'emploi, le service propose des bénévoles sur une période définie avec les candidat.es, et permet de se mettre en mouvement sur les objectifs personnels de chacun.e de réinsertion professionnelle. L'intérêt grandit, le concret du terrain rencontre désormais les idées et les envies de l'accompagnement à l'emploi, rend accessible facilement pour les candidats.e.se de se rapprocher d'une activité professionnelle proche des métiers verts. Des interventions extérieures possibles avec des collaborations avec d'autres associations, tel que l'ASBL Nos Oignons, PermaCham, Refresh. L'intention est de s'inscrire dans le temps dans le réseau bruxellois des structures accueillantes pour la santé mentale, comme le champ du Chaudron (Anderlecht) ou encore à Haren, chez Courtileke.

L'agriculture durable sociale est portée dans l'actualité européenne comme une alternative pertinente et pleine d'espoir comme étant une alternative aux soins dits classique. Le programme pilote Soins Verts permet de se sentir faire partie d'un mouvement nouveau en Belgique.

L'année 2025 se concentre sur l'aménagement du terrain et la mise en place de notre réseau. Rendez-vous au Chapitre II l'année prochaine !



Murmure d'étourneaux, repris du site Escapade aux oiseaux, *Murmuration, un phénomène naturel*.

Un murmure est une danse, un ballet, un rassemblement de milliers d'oiseaux. Ils semblent former un superorganisme, un nuage opaque dans le ciel. Cette masse prend des formes complexes. Chaque oiseau réagit aux mouvements de ses voisins les plus proches. Un effet d'onde se produit alors à travers la masse. Le monde est complexe et ne s'anticipe pas, le Gué peut être considéré comme ce murmure, réagissant constamment à ce qui existe à côté de soi, permettant une ouverture et un changement de direction, une confiance au groupe et au partage d'un moment collectif. Nous restons intimement liés aux mouvements.

Article de Gaelle Christiny Pôle social :

Cela fait maintenant 2 ans que je suis arrivée au Gué pour exercer ma profession d'assistante sociale.

Mais quel est mon rôle exactement ?

Dans l'histoire du Gué, l'assistant social a eu plusieurs places/rôles au sein de l'institution et notamment celle d'entrée et de sortie du Gué.

Quand je suis arrivée, mes missions d'assistante sociale étaient multiples, on m'a directement expliqué que je travaillerais sur les trois « pôles » du Gué, le centre de jour, l'accompagnement à l'emploi et le Fabulus. Ce qui est intéressant c'est déjà ce terme « pôle », si on reprend la définition de ce qu'est un pôle : « extrémités de la terre qui lui permettent une rotation ». Mon rôle était donc de permettre une cohésion entre les services du Gué, pour qu'ils puissent tourner tels que la terre. Un rien prétentieux, je vous l'accorde.

Petit à petit j'ai essayé de trouver ma place dans ces différents endroits. Très vite est né en moi un sentiment d'inefficacité, j'avais comme l'impression d'être partout et nulle part à la fois. Peut-être que c'est ma formation d'assistante sociale qui me faisait sentir ce besoin de solutionner tout. Car oui, on m'a appris à chercher et surtout trouver des solutions à des problèmes sociaux/psycho/administratifs.

C'est cette année 2024 qui m'a fait ouvrir les yeux sur cette impossibilité de réfléchir le Gué en termes de pôles, mais sur cette nécessité à le réfléchir comme un tout, un organisme qui fonctionne avec ses différents organes.

Mais nous travaillons en psychiatrie, tout ne se fait pas dans l'immédiateté, tout ne se résorbe pas facilement.

Ce qui est intéressant c'est de se replonger sur la réalité du travail d'un assistant social quelques années auparavant (24 ans auparavant pour être précise). Prenons cet exemple du rapport d'activité de 2001 qui nous décrit le service social via un texte écrit par Anne Schellekens ;

« Il est difficile de présenter, de définir au sens strict les activités du service social. Une approche de la spécificité de ses activités peut être abordée à partir de ses actions qui

s'inscrivent dans un processus continu d'adaptation, de participation, d'invention des moyens à mettre en œuvre pour contribuer à l'amélioration de l'insertion sociale des usagers.

Les activités du service social peuvent être identifiées à deux niveaux :

1. Niveau individuel

2. Niveau collectif

Ces niveaux doivent être entendus comme des axes permettant d'identifier les activités du service social. Dans la pratique, ceux-ci s'interpénètrent, se superposent. En effet, la présence de l'assistant au niveau du quotidien rend possible cette interaction. »

Constatons qu'il était déjà difficile à l'époque de définir et présenter les activités du service social. Il est aussi intéressant de constater que la volonté de ce service est une insertion des usagers, par des moyens individuels et collectifs.

Ces moyens sont les différents organes du Gué, le centre de jour, l'accompagnement d'emploi, le Fabulus. Autant d'organes qui permettent une bonne circulation/une bonne circulation des membres et une élaboration de projets pour tous.

Tout ceci m'amène à penser/imaginer l'existence d'un nouvel atelier : la sortie du Gué.

L'atelier de sortie permettrait d'évoquer comment la personne se voit circuler en dehors du Gué, en quel lieu et pour y faire quoi ?

Si nous réfléchissons plus loin dans nos missions au Gué, elles sont aussi de permettre à chaque personne qui est prise en charge de pouvoir imaginer et construire un projet en dehors de notre institution.

C'est pour ça qu'il est nécessaire de faire lien vers l'extérieur d'être une ressource pour ce grand moment qui est la fin de la prise en charge.

Cet atelier permettrait de mieux appréhender la sortie de chacun de notre organisme et permettrait de construire des projets concrets pour « L'après-Gué ».

Nous pourrions l'imaginer comme une possibilité pour l'assistante sociale d'intervenir lors de rendez-vous de référence et participer à la création d'un projet de sortie.

Ce nouveau projet placerait le service social en entrée, accompagnement et sortie du Gué.

Accompagnement à l'emploi :

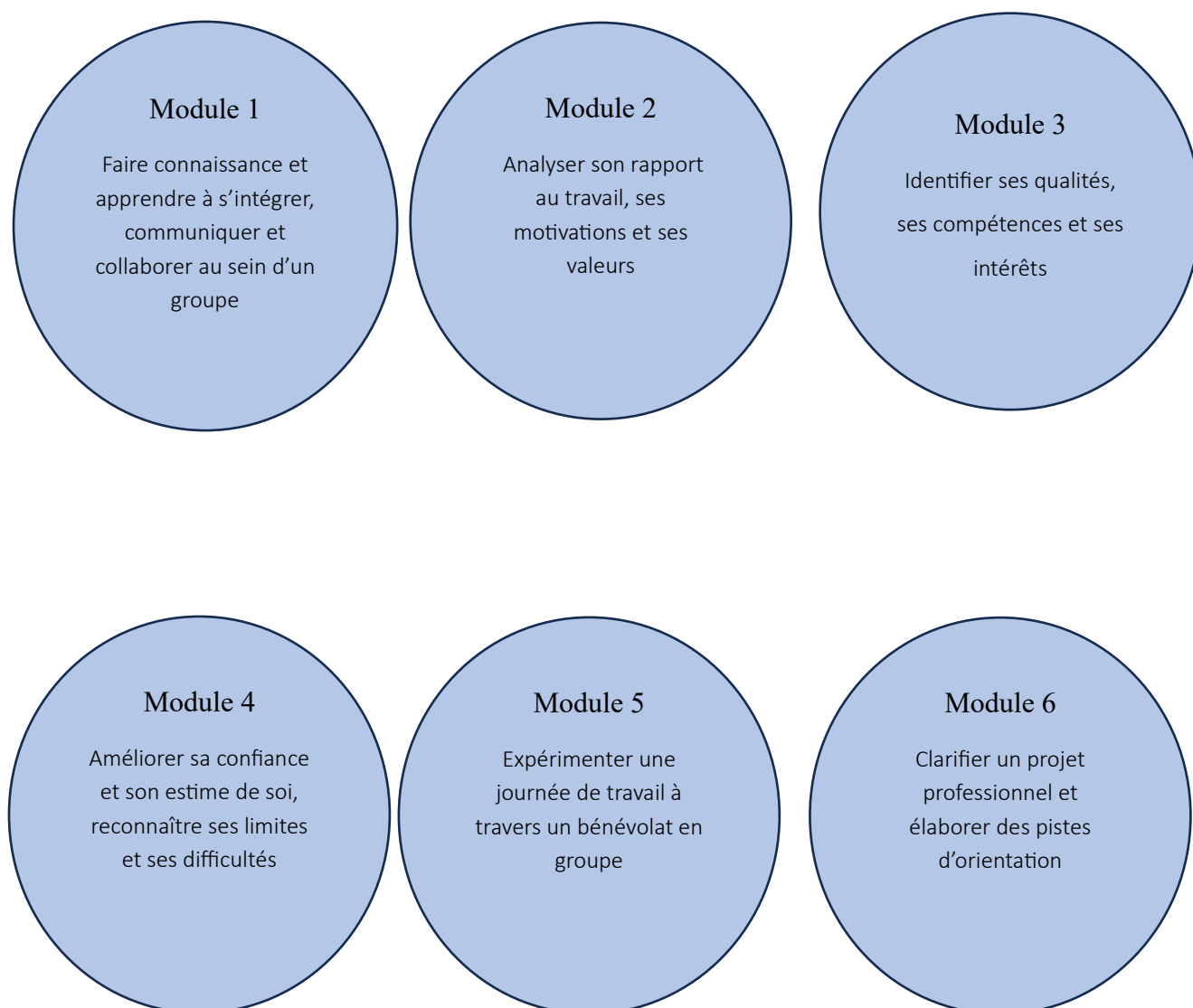


Accompagnement Emploi

Rapport d'activité 2024.

LE PARCOURS D'UN ACCOMPAGNEMENT

- Le candidat vient sur base volontaire participer à une séance d'information au Gué. Lors de cette séance il reçoit un accord médical à faire signer par son psychiatre traitant.
- Une fois le papier signé, le candidat nous contacte afin de s'inscrire à un module.
- Le candidat participe à un module de 6 matinées d'ateliers collectifs. Chaque matinée répond à un objectif particulier :



LA SCEANCE D'INFORMATION

Le groupe permet de mettre en situation professionnelle les candidats à la manière d'une rencontre avec de futurs collègues et une confrontation avec un cadre (horaires à respecter, présentation de soi, communication). A travers le cadre sécurisant et bienveillant des modules, nous tentons de leur redonner confiance dans leurs interactions interpersonnelles.

Lors de ces modules, nous utilisons des « outils » tels que l'écriture, le photolangage, les tests d'orientation, les jeux coopératifs de dynamique de groupe, l'improvisation, etc. qui clarifient les besoins, les motivations, les valeurs, les compétences, les qualités, le potentiel, les ressources et les intérêts des candidats. Nous questionnons aussi leur rapport au travail, la place qu'ils occupent dans un groupe mais aussi leurs freins, difficultés et contraintes.

À la suite de ces 6 matinées, nous invitons le candidat à un entretien individuel. Cet entretien permet de faire le bilan sur le module qu'il vient de vivre, de partager des ressentis par rapport à son intégration dans le groupe, de préciser son parcours professionnel et de formation et de lancer des pistes de projet(s) professionnels. À la suite de ce module et de ce bilan, l'accompagnement se poursuit pour une durée de 2 ans via des entretiens individuels et des ateliers collectifs.

LES ATELIERS COLLECTIFS

Atelier projet

Chaque semaine, nous accueillons un groupe de quelques candidats qui ont besoin de faire des démarches pour avancer dans leur projet. Nous mettons des ordinateurs à disposition et chacun travaille individuellement. Bien sûr, il y a une possibilité d'échanger avec les accompagnants présents mais aussi avec les autres candidats s'il y a une question ou une difficulté. Le fait de faire ses démarches dans un lieu et à un moment précis de la semaine permet une régularité dans ses démarches et une motivation à le faire en groupe. En effet, certains se prodiguent des conseils, discutent de leur situation et proposent des lieux où postuler. Voici quelques exemples de démarches effectuées lors de cet atelier projet : création d'une lettre de motivation, d'un CV, recherche d'un bénévolat, d'offres d'emploi ou appel d'un employeur.

Bénévolats

Une ou deux journées par mois, nous convions les candidats de l'accompagnement emploi et membres du centre de jour à venir en groupe réaliser un bénévolat à l'extérieur. Cet atelier permet de découvrir des lieux dans Bruxelles dans lesquels les candidats pourraient apporter une aide à une asbl ou une coopérative. C'est également l'occasion de découvrir la manière dont les participants se déploient dans un contexte professionnel. Suite à la participation bénévole en groupe, certains ont continué à s'y impliquer de manière personnelle.

En 2024, nous avons réalisé des bénévolats dans différents lieux :

Noms des organismes	Secteur	Secteur d'activité
Atoll	Centre de jour pour personnes âgées	Bénévolat relationnel Activité transgénérationnel
Pixel Muséum	Musée	Entretien/ nettoyage des œuvres
PERMACHAM Anderlecht	Projet participatif et intergénérationnel de permaculture	Maraîchage
Equi-libres	Centre d'équithérapie	Soin et entretien animalier
Asbl « nos oignons »	Maraîchage	Travail de la terre
Cinemamed	Festival du cinéma méditerranéen	Aide au montage d'un évènement
Nasci asbl	Centre pour femmes et enfants	Tri de vêtements
Bxl Refugees	Plateforme citoyenne de soutien aux réfugiés	Préparation de repas, aménagement de logement d'urgence, tri de vêtements

Foire du Livre	Exposition / Foire	Montage et logistique de la Foire/ accueil/
Petite cantine	Asbl de quartier	Cuisine
Festival « Couleur Café »	Festival de Musique	Installation équipements et matériels
Parc Maximilien	Ferme urbaine pédagogique	Maraichage
Vert de terre asbl	Refuge pour animaux et êtres humains	Soins animaliers
Festival « Cinemamed »	Festival du film méditerranéen	Montage/logistique

Spectacles et Ateliers avec les Halles de Schaerbeek

Nous avons poursuivi notre partenariat avec les Halles de Schaerbeek pour organiser un parcours de saison destiné aux personnes fréquentant le centre de jour et l'accompagnement emploi.

Pour chacun des spectacles (de cirque, danse, humour, performances,...), nous avons la chance d'accueillir les artistes au Gué qui viennent animer un atelier quelques jours après la performance. Cette collaboration nous paraît très enrichissante dans sa dimension culturelle ainsi que dans ses rencontres.

Autres ateliers

Nous avons également organisé d'autres ateliers collectifs moins directement liés à la recherche d'emploi mais qui visent plutôt à l'ouverture vers l'extérieur par la découverte de lieux ressources dans Bruxelles, en abordant des thématiques sociétales ou encore en explorant de nouvelles activités socioculturelles. L'idée de créer des moments d'échanges et de rencontres, comprendre le monde dans lequel on vit, développer son esprit critique, s'ouvrir à de nouvelles perspectives et développer ensemble de nouvelles opportunités.

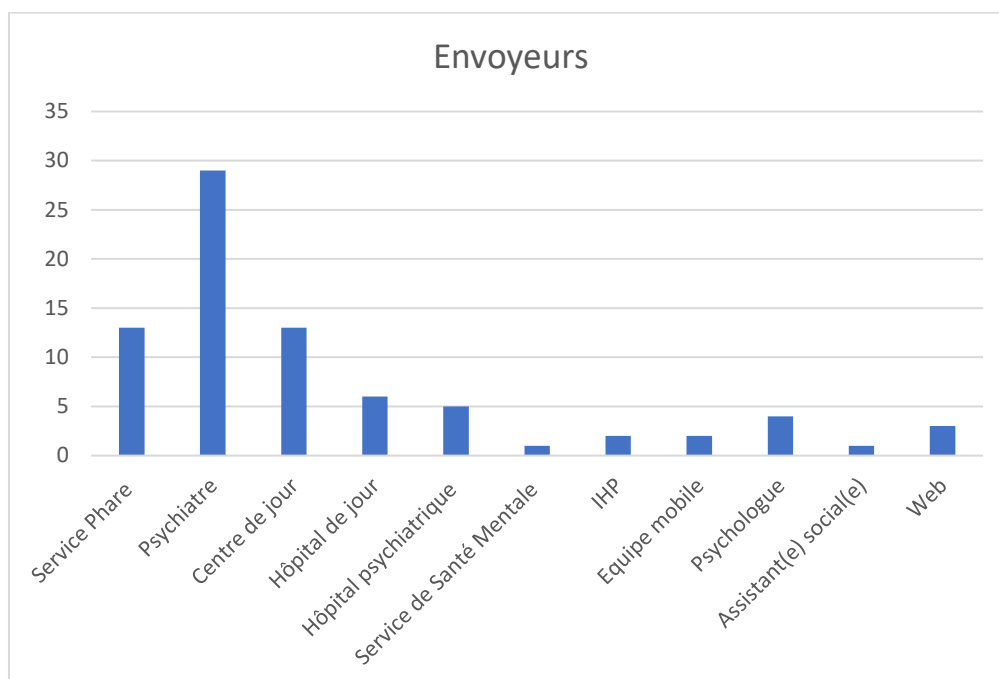
ENTRETIENS INDIVIDUELS

Le service continue à proposer des entretiens individuels dont la régularité et la cadence dépend des besoins du candidat. La rencontre individuelle est un moment privilégié qui permet une approche centrée sur le candidat, ce qu'il traverse, ce qui le questionne, ses doutes et les autres sujets adjacents qu'il souhaite aborder. Le candidat peut ainsi se déposer, être rassuré et/ou guidé. L'entretien individuel permet donc une rencontre en finesse : poser des questions plus précises, se rencontrer, se découvrir dans un échange plus confidentiel, préciser le projet et les objectifs pour y parvenir.

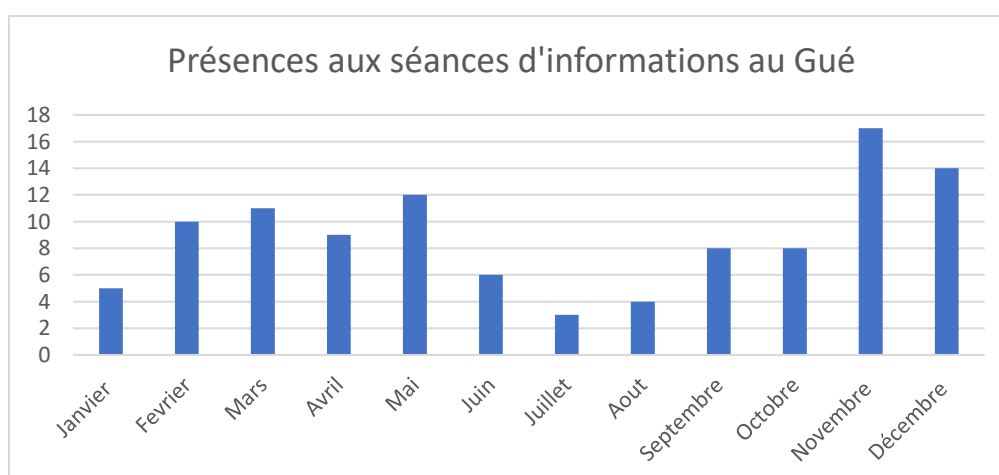
Ces rendez-vous sont également des moments pour dénouer des situations parfois complexes d'un point de vue administratifs et/ou sociales.

Lors de ces entretiens individuels, nous mettons l'accent sur le fait que le candidat soit acteur de son projet, que c'est au départ de ses besoins, de ses envies, de ses ressources, de son état de santé et de son réseau que le projet va avancer.

QUELQUES CHIFFRES



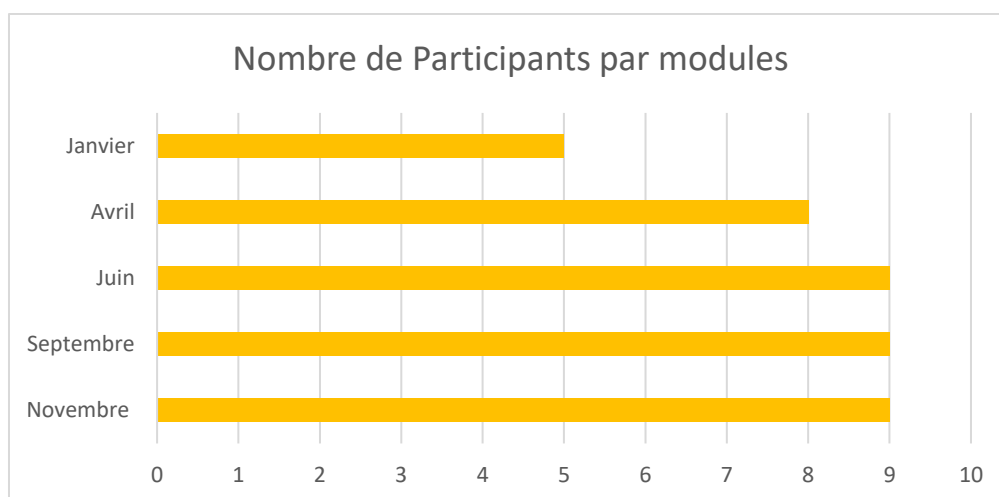
Nous avons rencontré bon nombre de psychiatre pour leur présenter le service ce qui explique peut-être qu'ils soient nos plus grands envoyeurs. Le service Phare reste également un envoyeur privilégié. En effet, ce service invite les personnes inscrites au service Phare à être accompagnées dans leur recherche d'emploi par notre service lorsqu'ils identifient des problèmes de santé mentale chez les personnes. Le service accompagnement emploi peut également être un projet de sortie pour les personnes fréquentant les centres thérapeutiques de jour.



Nous proposons à toutes personnes intéressées par le service de venir participer à une séance d'information. Ce moment est avant tout un accueil chaleureux, une rencontre, une première approche en groupe réunis autour d'une question commune : celle du travail. Nous avons choisi de rendre ce moment plus accessible et moins formel pour déjà mettre l'accent sur la dimension sociale et collective du processus d'accompagnement.

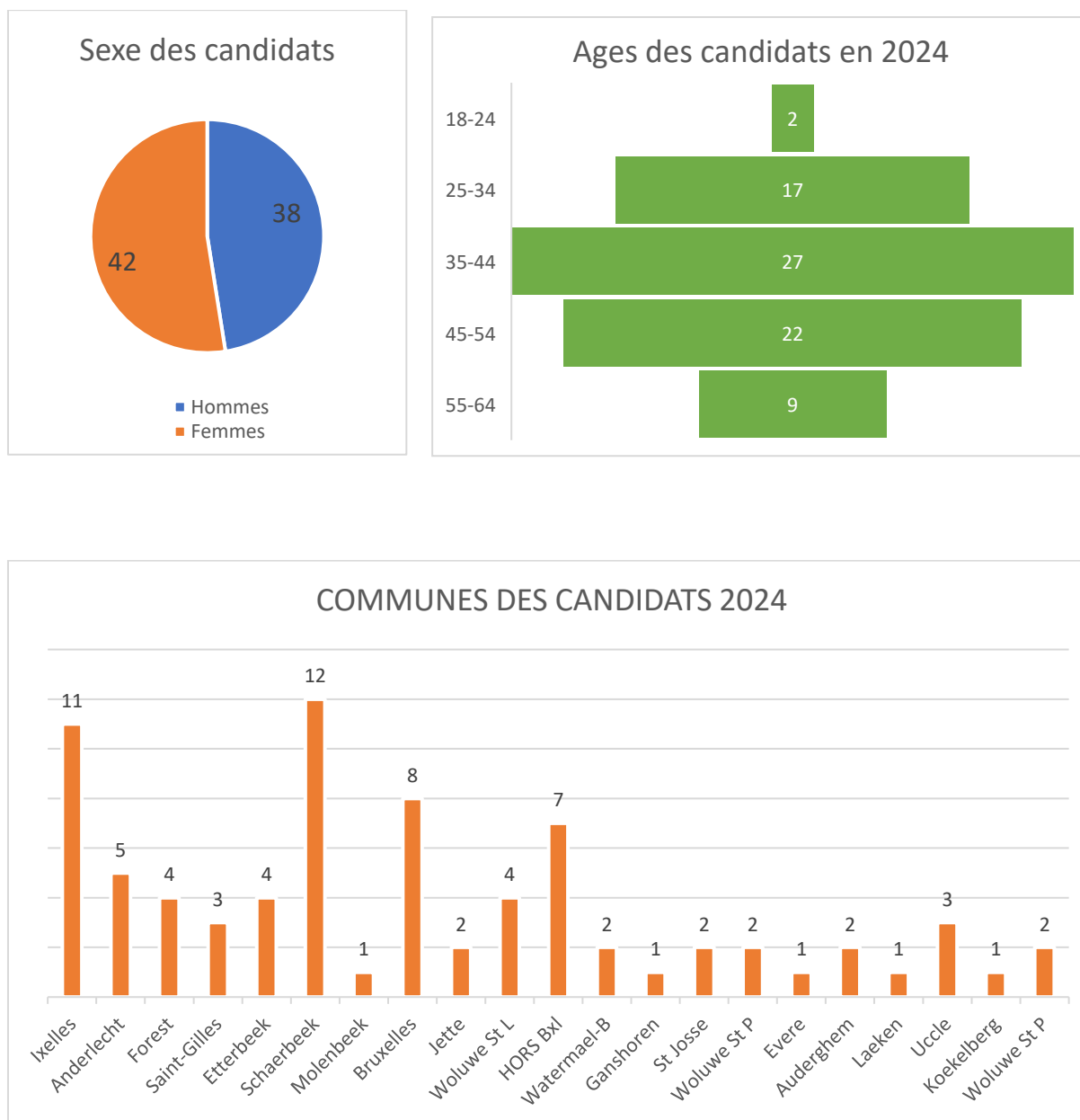
Nous commençons par un tour de table avec un temps de présentation et des attentes de chaque participant, nous poursuivons par une courte présentation des objectifs et du fonctionnement du service et nous terminons par des questions/ réponses. Nous essayons d'instaurer un climat convivial et de confiance lors de cette première rencontre afin que les inquiétudes des candidats puissent être atténuées et que certains de leurs questionnements puissent être déjà déposés. Nous mettons l'accent sur les spécificités de l'accompagnement : la force du collectif, l'attention particulière à la santé des personnes accompagnées et l'élargissement du projet « emploi » à d'autres projets possibles comme le bénévolat, la formation ou d'autres activités.

En 2024, nous avons accueillis 107 personnes à la séance d'information.

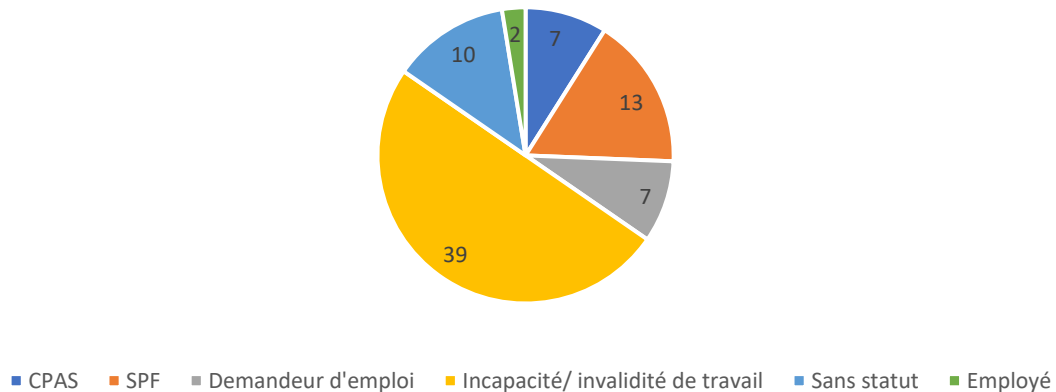


107 personnes ont participé à la séance d'information mais les candidats qui ont véritablement entamé un accompagnement en participant aux modules étaient 40 en 2024.

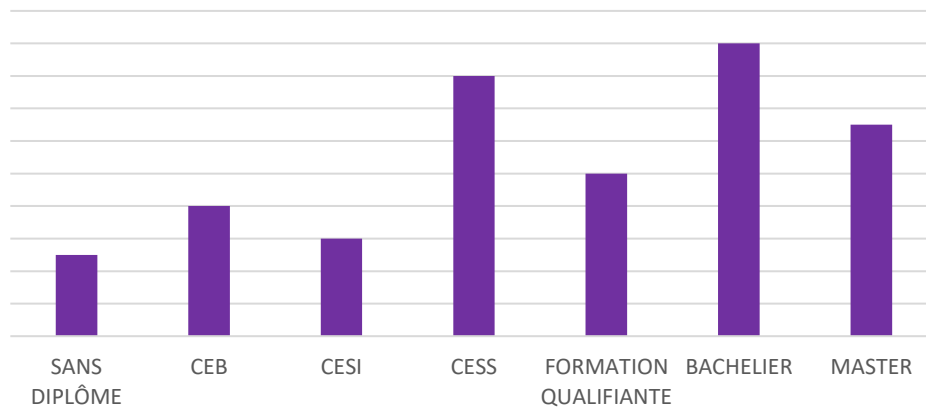
QUELQUES DONNEES SUR LE PROFIL DES CANDIDATS



Statut des candidats 2024



Niveaux d'étude en 2024



LES DIFFICULTES LIEES A LA REPRISE D'UNE ACTIVITE

Les appréhensions des candidats face à la reprise d'une activité professionnelle sont principalement liées à la gestion du stress, à la fatigue, aux difficultés de concentration et de mémorisation, aux difficultés relationnelles, au manque de confiance dû aux échecs passés et aux difficultés à s'adapter à de nouvelles situations. Voici quelques points d'attention sur lesquels nous essayons de travailler :

1. **L'isolement des personnes** : nous essayons d'amener la personne à se remettre en lien avec d'autres personnes et à se (re)créer du réseau que ce soit à travers les ateliers collectifs que nous proposons au Gué ou une recherche d'activité dans laquelle elle pourrait s'investir.
2. **Le manque de confiance en soi** : Révéler les aptitudes et les ressources de la personne fait partie intégrante de notre travail à travers les entretiens individuels et les ateliers collectifs (comme l'improvisation et le bénévolat). Notre attitude positive et encourageante ainsi que celles des candidats entre eux permet à chacun de se revaloriser.
3. **Difficultés avec les horaires** : Notre objectif est de relancer une dynamique dans la vie quotidienne de la personne accompagnée en lui proposant de se remettre en activité et de définir avec elle des objectifs pour avancer progressivement vers un projet de vie qui rythme sa semaine.
4. **Fracture numérique** : Actuellement, la majorité des démarches pour avancer dans un projet de vie (emploi ou autre) passe par l'outil informatique. Nombreux d'entre eux n'ont pas le matériel ou les connaissances informatiques suffisantes pour avancer dans leur recherche. Nous leur proposons donc des initiations à l'informatique soit en permanence recherche emploi au Gué soit en faisant appel au réseau extérieur (formations EPN, informaticiens publics, etc.).
5. **Difficultés liées au manque d'expériences professionnelles, de qualifications ou d'absence sur le marché du travail depuis de nombreuses années** : Nous devons parfois confronter les candidats à la réalité actuelle du marché de l'emploi qui ne correspond pas toujours à leurs souhaits. L'objectif est donc de réactualiser les compétences et les expériences par une reprise progressive d'activités tels que des stages, des bénévolats, des contrats PHARE (contrat d'adaptation professionnelle) ou des formations. Nous travaillons également en entretien individuel et en collectif sur la manière de présenter ses absences d'activités professionnelles dans le CV à un employeur.

6. Risque de perte des allocations ou indemnités :

La clarification des enjeux administratifs et notre soutien dans les démarches sont primordiaux dans notre accompagnement. En effet, les candidats bénéficient pour la plupart d'allocations ou d'indemnités qu'ils risquent de perdre si les démarches administratives (souvent lourdes) ne sont pas effectuées correctement.

MOTIVATIONS ET FINALITES D'UNE REPRISE D'ACTIVITE **PROFESSIONNELLE**

Les principales motivations des candidats à la reprise d'une activité professionnelle sont :

- Le désir d'indépendance et de sécurité financière,
- L'accomplissement et l'épanouissement,
- Le retour à un rythme de vie,
- Le retour à une vie sociale et à une sorte de « normalité » c'est-à-dire pouvoir « sortir » de la psychiatrie et avoir une place, un rôle dans la société.

Concernant les projets professionnels aboutis, les aides à l'emploi du service Phare restent les plus utilisées par les candidats. Elles permettent un retour progressif au travail avec un temps d'adaptation tant pour le/la candidat.e que pour l'entreprise.

Quelques CDI et CDD ont été signés dans le secteur ordinaire en 2024. Ce sont principalement des contrats en mi-temps médical de personnes en incapacité/ invalidité de travail.

Les principales difficultés rencontrées dans la recherche d'emploi sont l'appréhension des employeurs face à la maladie mentale, la complexité administrative (surtout pour les personnes en incapacité et en invalidité de travail) et le manque de possibilités en termes de contrats spécifiques et aides à l'emploi pour les personnes en difficulté.

Les entreprises de travail adaptées ETA proposent principalement des contrats à temps plein ce qui ne correspond pas souvent aux besoins des candidats. Les exigences de rentabilité et la confrontation à une altérité au niveau des collègues peuvent également être un frein à travailler en ETA. De plus la carte d'accès aux entreprises de travail adapté est quelquefois

octroyée de manière temporaires et sous certaines conditions pour les personnes en souffrance psychique.

Nous recherchons constamment de nouveaux employeurs avec les candidats en fonction de leur projet.

A travers les différentes recherches d'entreprises et les échanges avec les employeurs, nous participons à la sensibilisation à la santé mentale au travail. Il nous arrive régulièrement d'avoir un contact avec les employeurs des candidats lors de la signature du contrat ce qui nous donne l'occasion de faire ensuite des bilans sur le lieu de travail. Ces moments de bilan avec l'employeur et les candidats sont enthousiasmants car c'est souvent l'occasion d'avoir un réel aperçu des apprentissages de la personne et de pouvoir valoriser son évolution au sein de l'entreprise.

RENCONTRE DU RESEAU « SANTE MENTALE » ET DU RESEAU « EMPLOI »

Cette année encore nous poursuivons nos rencontres avec le réseau extérieur. Quelques exemples de rencontre : le CRSE Vervier (service d'accompagnement avec une spécificité santé mentale), le laboratoire d'ergologie de l'ULB, la Fondation Benoit, l'équipe de la clinique du stress (burn out) de l'hôpital Brugman,...

Nous avons assisté à une conférence en 2024 : « Soutenir les jeunes adultes en questionnement sur leurs projets d'avenir » organisé par la Fondation Benoit.

Il nous paraît essentiel d'établir des liens avec des professionnels pour faciliter la mise en réseau et de découvrir les missions des différents organismes. Cela contribue grandement à fluidifier les échanges, les collaborations plus constructives ainsi le trajet des candidats est davantage soutenu.

L'EQUIPE

En 2024, l'équipe de l'accompagnement à l'emploi a fonctionné avec 5 personnes : une coordinatrice et 4 accompagnants à l'emploi.

Nous nous réunissons toutes les semaines pour faire une réunion d'équipe afin d'éclaircir des points d'organisation, d'élargir nos réflexions concernant le fonctionnement du service et d'aborder des situations cliniques.

Notre quotidien est ponctué de moments au sein de la communauté du centre de jour, nous sommes donc étroitement en lien avec les membres de celui-ci, en ateliers ou dans des moments informels. Nous participons également aux réunions communautaires rassemblant les travailleurs ainsi que les membres du centre de jour.

PERSPECTIVES 2025

Notre service est en constante transformation. Notre travail sur le terrain ainsi que nos réflexions en équipe, nous permettent de faire évoluer le service. Nous imaginons modifier les outils utilisés dans les modules en 2025.

En effet, nous réfléchissons au contenu de nos modules pour mieux répondre aux profils et aux attentes des nouveaux candidats. Nous entendons de plus en plus d'urgence économique dans la situation des candidats et des problématiques d'addiction. Ces nouvelles rencontres nous amèneront, en 2025, à repenser l'accompagnement et à nous former davantage.

Le Fabulus

1) Qu'est-ce que le Fabulus ?

1.1 Historique

Il s'agit de se réapproprier la dimension culturelle comme outil thérapeutique en reprenant la gestion d'un espace d'accueil en soirée, à la façon d'un lieu de lien qui était à l'origine du projet du Gué. Un mythe fondateur revisité, une version 2.0 de l'institution qui repense l'ouverture au monde d'un centre thérapeutique en s'inscrivant dans la vague des lieux de liens. Il s'agira dans ce rapport de mettre en exergue notre spécificité en explorant ce qui fait sens d'animer un lieu de liens au cœur du Gué qui est traversé par la dimension centre de jour, la cure, et le projet d'accompagnement à l'emploi, le care.



Les constats et les objectifs présentés ci-dessous nous ont permis d'affiner notre proposition.

1.2 Constats :

1. La réforme de la psychiatrie soutien la création de lieu de lien en collaboration avec le réseau local. Le Gué est impliqué dans de nombreux partenariats depuis son origine.
2. La psychiatrie de secteur propose une permanence du lien aux patients soutenue par les équipes des institutions présentes. Cette permanence permettra de soutenir et stabiliser la structure des personnes fragiles psychologiquement.
3. Les prises en charge ont été arbitrairement limitées à 5 ans dans les conventions signées en janvier 2020. La continuité des soins est menacée par cette décision. Joseph Mornet nous explique sur la durée du soin :

« La durée du soin se limitant de plus en plus, nous constatons qu'une nouvelle place sociale est assignée au psychotique après la sortie de son hospitalisation. On lui attribue un statut, des allocations et des droits d'usager ce qui risque de l'exclure tout autant que l'asile ancien. Le mode d'enfermement ne s'exerce plus aujourd'hui dans l'espace clos de l'hôpital mais dans un dehors social. L'externement arbitraire de celui qui demande un soin succède à l'internement arbitraire auquel on pouvait le soumettre précédemment ». Il rajoute : « On peut mieux comprendre, au passage, comment la folie, ainsi refoulée ou déniée, puisse se retourner de façon violente et meurtrière et prendre ainsi au dépourvu un ordre social qui avait cru s'en débarrasser».

Ces extraits témoignent de notre préoccupation, de notre rôle et de notre responsabilité comme régulateur du social. Pour rappel, notre public principal est d'une extrême fragilité, ayant traversé de nombreuses hospitalisations, des moments d'enfermements, d'incarcérations.

L'effroi, la terreur, le délire, l'angoisse, la paranoïa, ne nous permettent pas de déterminer le temps nécessaire à un apaisement suffisant pour envisager une réinsertion aboutie. Nous travaillons avec le risque mais nous ne pouvons pas mettre en jeu la vie des autres. Nous pouvons accepter la limite dans le temps de 5 années au sein de notre institution bien que la permanence du lien essentielle au psychotique pour établir ou rétablir une structure stable rend la question délicate mais l'année de latence imposée nous apparaît maladroite et injuste pour des patient.e.s dont le délire est long et envahissant. Jean Oury, psychiatre, pionnier et référence de la psychothérapie institutionnelle et créateur de l'hôpital de La borde, rétorquera

à ceux qui disaient que la maladie de son hôpital était que les malades ne voulaient plus partir, que quand on prend en charge, c'est pour la vie.

4. Le service d'accompagnement à l'emploi constate qu'il manque de lieu de stages et d'expérimentations pour leurs bénéficiaires. L'espace donnera des responsabilités à leur public notamment via des bénévoles encadrés par l'équipe du Fabulus.
5. Le Gué souhaite poursuivre son travail de liaison avec le quartier en soutenant les rencontres et les initiatives qui ouvrent les perspectives sociales des publics fragilisés. Cette dimension d'ouverture au monde organisée à la manière d'un club thérapeutique a toujours été présente dans la tradition du Gué mais était organisée dans un partenariat avec une maison de jeunes qui a maintenant repris son autonomie.

1.3 Objectifs :

1. Renforcer la continuité des soins en développant l'approche communautaire en santé mentale, en complémentarité avec les réponses classiques, individuelles ou groupales, qui peuvent être perçues comme stigmatisantes ou peu accessibles par certains usager.ère.s, particulièrement les plus précarisés.
2. S'assurer la continuité des partenariats de proximité avec les institutions sociales, culturelles et avec les acteurs du quartier
3. Soutenir l'organisation d'activités culturelles, sociales, sportives par les usagers
4. Faciliter l'écoute et l'accès à de l'information, à une aide adaptée en complément de l'offre de soins en santé mentale

2) Évolution du Fabulus en 2024- plus de fréquentation et de mixité

Un des grands changements qu'a apporté l'année 2024 est l'ajout d'un mi-temps à l'équipe du lieu, renforcée également par la présence de collègues d'autres services de santé mentale.

L'idée derrière ces nouveaux fonds était d'ajouter des travailleur.euses uniquement dédiés au projet du Fabulus, se démarquant donc des rôles des précédents travailleurs, ayant des heures au Centre de Jour ainsi qu'au service de l'Accompagnement à l'Emploi.

Les 19 heures ajoutées se sont également réparties entre Manuel, Juliette et Lou, les trois nouveaux visages arrivés en tout début d'année. Ils ont pour mission principale de relancer une dynamique nouvelle : plus d'activités, plus de fréquentations, la création d'une cuisine de quartier, la médiatisation du lieu, une opportunité de stage, et cetera.

2.1 Repas

Dans cet objectif d'augmenter la fréquentation et la mixité au Fabulus, une des premières grandes réformes du fonctionnement pour 2024 a été celle autour de la cuisine.

Principalement menée par Juliette et son bagage dans la cuisine collective, il fut vite instauré que les repas servis au Fab seraient toujours végétariens, variés, pour chaque ouverture et que la préparation de ces derniers était ouverte à tous membres du Fabulus qui voudraient s'y essayer, en respectant les règles d'hygiènes d'une cuisine.

Toujours en lien avec les nouveautés du côté cuisine, un lien plus approfondi s'est bâti avec l'équipe du Marché Bio qui prend place chaque samedi, à deux pas du Fabulus. Les plats servis durant le jour d'ouverture du week-end étaient toujours en grande partie ou en intégralité issu du Marché en question.

2024 a vu une nette évolution du nombre de repas servis par ouverture. En début d'année, il n'était pas rare de ne servir à manger qu'aux habitué.es, aux deux-trois bénévoles du jour et à nous, travailleur.euses (entre 5-10 personnes).

En quelques mois, le repas au Fabulus est devenu un axe central qui réunit de nouveaux usagers du lieu de lien comme les [participant.es](#) du yoga, les maraichers, des habitants du quartier, des familles... . En cette fin d'année, nous comptons entre 15 et 25 repas servis par ouverture.

2.2 Accessibilité

Toujours dans cette optique d'accessibilité à tous.tes il a aussi été mis en place certaines initiatives pour les usagers plus précaires. On nommera l'apparition du « Mercredi de la déch' », une initiative qui a pour but de rendre le repas de chaque dernier mercredi du mois, à 1 euro. Prix qui finira par être rediscuté en réunion avec les membres et finalement appliqué au prix libre.

Concept qui, accompagné d'un travail de compréhension sur son application, pris de plus en plus de place au Fabulus. En début d'année, le prix libre ne prenait en compte que le ticket pour les concerts. Il s'est ensuite plus enraciné dans le fonctionnement du lieu, s'appliquant maintenant au ciné-club et à toutes les activités

2.3 Activités

Comme déjà décrit précédemment, l'année 2024 a été synonyme de dynamisation, de diversification au Fabulus. Pour se faire, amener une nouvelle vague d'activités a été pointé comme l'une des choses à investir. Cette dernière s'est développée sur plusieurs niveaux, on s'explique : en janvier, à l'arrivée de Juliette et Manuel, une activité par ouverture est rapidement devenu la norme. Celles-ci étaient données par un.e des animateur.ice du Fabulus. Ensuite, dans une envie d'ouvrir la gestion des activités comme espace d'expérimentation pour nos membres, plusieurs activités ont été amenées et animées par elles et eux. (Ces initiatives ont parfois mis en difficulté ces *animateurs temporaires* qui se retrouvaient parfois avec pas ou très peu de participant.es). Puis, une envie de se tourner vers l'extérieur dans ce qui était proposé nous a poussé à contacter des [intervenant.es](https://www.intervenant.es) extérieur qui mettent à disposition leur savoir/compétences à profit des usagers, dans un rythme d'environ 1 fois par mois.

Nous avons tenu à ce que ces activités ne requièrent pas d'inscription obligatoire afin de ne pas complexifier l'inscription pour un public fragilisé qui aurait des difficultés à passer ce pas. Comme nous le répétons souvent : « Oui, il vous suffit juste de venir à l'heure ». Et même sur ce dernier point, il est souvent arrivé que des personnes se greffent à une activité déjà lancée.

Un ciné-club, envie commune de l'équipe du Fabulus et des Fabulucien.nes qui s'est rapidement mis en place. Chaque premier mercredi du mois, sur un horaire qui déborde jusqu'à 23h au lieu de 21h lors des autres ouvertures de mi-semaine.

2.4 Communication sur les réseaux

La communication autour des activités du lieu s'est aussi développée durant cette année.

Toujours dans l'objectif d'ouvrir le Fabulus à un plus grand nombre de personnes, un format d'agenda mensuel des activités fit son apparition. Disponible sur Facebook, Instagram par une newsletter mensuelle ainsi qu'en version papier, affiché au valise devant la devanture.

2.5 Qu'est-ce qu'on fait, au Fabulus?

> à quoi ressemble une journée ?

Journée : ouverture, installation, caisse, cuisine, accueil des bénévoles, activités, repas, moments ensemble, fermeture, au revoir aux gens puis aux bénévoles, clean cuisine, compte de la caisse.

Deux jours, deux publics :

Les Mercredis: membres et habitués

Samedis plus de gens, du passage, des gens du quartier, le marché, des cafés ponctuels, des familles avec des enfants, etc.

> Ce qu'on y fait

La team d'animateur·ices est composée de Juliette, Gaëlle, Manuel et Lou. Juliette et Manuel sont à mi-temps, entièrement dédié.e.s au lieu de lien, tandis que Lou et Gaëlle interviennent sur plusieurs pôles du Gué avec un rôle au Fabulus qui a été plus ponctuel et moins organisationnel durant la seconde partie de l'année.

L'équipe gère le planning des activités (animées par un.e travailleur.euse, bénévole ou intervenant.e extérieur.e), organise la réunion bénévole mensuelle et coordonne les shifts des bénévoles. Elle se charge aussi des courses et de la préparation des repas, ainsi que de la communication. Elle assure également la majeure partie du fonctionnement administratif de l'espace (la comptabilité quotidienne, déclarations pour la mise en règle des concerts et ciné-club, rapport d'activité, etc...). Lors des moments d'ouverture du Fabulus, elle est responsable de l'ouverture et de la fermeture du lieu et son rôle est de faire vivre l'espace, de préparer les repas, d'assurer avec les bénévoles l'accueil de chacun.e et de veiller au bon déroulement des activités. Certaines activités d'ailleurs sont animées par l'équipe d'animateurices, par exemple des jams musicales, des après-midi jeux de société, des ateliers d'origamis, des cours de dessins, etc.

les bénévoles : au départ beaucoup de gens du centre de jour, et quelques extérieurs, l'équipe s'est un plus plus étoffée cette année, par des gens arrivés d'autres lieux de liens, du quartier ou encore d'autres services de santé mentale. Différentes responsabilités sont proposées aux bénévoles :

- Le service au bar qui consiste à accueillir les gens, prendre leur commande, faire un café, servir des boissons, dresser une table pour le repas, encaisser les paiements, etc. Ces moments sont découpés en plage horaires sur la journée, et n'importe qui est libre de s'y inscrire sur le planning. Pour les nouveaux et les nouvelles, on veille à ce qu'au moins leur première shift se déroule en compagnie d'un.e ancien.ne afin qu'ielles soit formé.e.s et accueilli.e.s dans ce nouveau rôle. Globalement, il s'agit pour ceux qui s'y essayent d'expérimenter une posture d'accueil, parfois les frustrations et le stress du service et de la mise en relations, mais aussi une coopération avec un binôme.

Certain.e.s deviennent des habitué.e.s de ce rôle, d'autres s'y essayent une fois sans jamais y revenir, et d'autres y reviennent ponctuellement.

- Donner un coup de main en cuisine, laver, éplucher, découper, cuire, mixer, ... autant de tâches nécessaires à la préparation des repas. Souvent un très petit comité se forme mais rarement sur toute la durée de la cuisine, parfois personne ne participe et d'autres fois (rares) nous sommes jusqu'à 4 en cuisine. Il s'agit de moments où les un.e.s découvrent des gestes simples de cuisine (laver une salade, faire une soupe, etc.) qui seront parfois reproduits à la maison, et les autres partagent leur savoir et prennent des initiatives (la recette d'une bonne vinaigrette, le geste pour couper les concombres, ...).^[1]_{SEP}
- Organiser une activité : comme par exemple une initiation aux échecs, un atelier de bracelets brésilien, un groupe de parole, chacun.e est libre de proposer une activité qu'ielle aimerait porter. Il faut penser l'activité, l'horaire, le matériel, les courses, la communication... et puis être là le jour même ! C'est l'occasion pour celles et ceux qui s'y attellent de nous inviter à partager une activité que l'on affectionne, de se frotter avec d'autres à quelque chose qui les intrigue, d'être responsable, parfois pour la première fois depuis longtemps, d'un petit groupe de gens. C'est aussi essayer en sécurité, au milieu de certain.e.s que l'on connaît et qui nous connaissent, quelque chose qui nous fait très envie mais qui pourrait rater.



2.6 Les problématiques fin 2024

Comment alléger le Fabulus pour se concentrer sur la rencontre et le lien ?

Avec Lou et Gaëlle qui ont, depuis plusieurs mois, réinvesti autrement des missions au Gué, des horaires d'ouverture qui n'ont pas changé et un planning d'activités qui ne cesse de s'étoffer, on est débordé·es et ça se ressent.

En effet, entre l'organisation des différentes activités, le temps passé en cuisine, la gestion de la communication, les moments d'apartés où les un.e.s se déposent et la gestion de conflits, on n'a plus vraiment de place pour se concentrer sur l'essentiel : être là pour faire du lien. Ça n'est pas facile de se sentir présent.e.s avec les gens quand on doit courir partout, et la nécessité d'alléger tout cela s'impose à nous. Comment faire pour que l'on puisse se concentrer sur notre rôle d'animateur·ice, et le faire bien ?

Quel statut pour les « bénévoles » ?

Les « bénévoles » du Fabulus ont un statut assez flous. Toustes sont à la fois nécessaires et investi.e.s, mais pas toustes au même niveau. Certain.e.s sont très ancien.n.e.s et se sentent fondatrices du Fabulus, ce qui crée, à la fois pour les autres bénévoles et pour les membres de l'équilibre, des rapports déséquilibrés. On regrette aussi que les réunions bénévoles soient bien plus souvent informationnelles que décisionnelles. Enfin, le statut de « bénévole » est largement et libéralement utilisé pour qualifier toutes ces personnes qui participent à la tenue du bar et parfois de la cuisine, mais le terme est légalement engageant ce qui est un souci pour nous. Comment reconnaître l'engagement de ceux qui passent derrière le bar comme ceux qui ne le font pas mais font partie du lieu ? Qui tient le Fabulus ?

Ces questions fondamentales seront mises en regard du projet de base pour faire évoluer l'organisation du Fabulus.

Nous sommes convaincu de la force de ce projet qui rend une humanité sociale à des membres isolés, fragiles et en difficulté. Nous sommes convaincu de la permanence du lien

indispensable à une reconstruction psychique mais nous voulons penser ce travail sur la longueur en construisant quelque chose qui soit tenable pour tout le monde.



Conclusion

Au fur et à mesure de cette année, en plus des questions inhabituelles posées par la psychose elle-même, l'horizon du déménagement s'est fait ressentir de plus en plus et avec elle une question ;

Au fond, ce déménagement, ne nous renvoie-t-il pas à un ;

« Comment faire d'un endroit, son chez-soi ? »

Et c'est la villa Montald qui est désignée. C'est un lieu mais ce n'est pas encore le Gué. Ça ne sera probablement jamais le Gué. Les murs et les briques vont faire défaut. On peut alors se poser la question de ce qui sera effectivement déménagé. L'esprit du Gué est-il comme un meuble qu'on peut transporter partout et déposer quelque part ? Est-ce que le Gué est simplement un ensemble de travailleurs, qui, peu importe où on les dépose, installent alors l'ambiance nécessaire et délimite l'espace de façon contenant pour les personnes accueillies ? Probablement. En tout cas, c'est ma croyance.

Mais pour déménager, il faut d'abord remballer les meubles, défaire. Défaire les liens avec cette ancienne maison comme un adieu architecturale ou je ne sais pas trop comment l'appeler, qui ferait office de cérémonie d'adieu, de distance nécessaire afin de pouvoir se préparer au grand saut de la villa, de l'ailleurs. On a beaucoup de mal avec ça je crois en général, on n'aime pas tellement faire ses bagages. Les adieux, c'est difficile. Même quand on part en vacances, c'est chiant, faut planifier, vérifier, que rien ne manque, qu'on ait toutes les garanties de ne pas se perdre, de ne pas rater.

Les garanties d'un déménagement nous ne pouvons pas nous les offrir mais il faut maintenir suffisamment de semblant d'organisation pour soutenir notre désir de nous jeter dans cet avenir-là, de s'y projeter au moins. Puisque même cette pensée-là, d'un possible ailleurs, d'un endroit où à nouveau reconstruire ce désir de clinique n'est pas encore faite.

Elle n'était qu'une attente pour le moment. Désormais, avec les clés en main, nous ne pouvons plus attendre. Il faut un peu de hâte dans le moment de conclure sur quelque chose, une décision, une fois prise, s'applique toujours avec de la hâte, il n'y a plus de raison d'attendre.

Nous y voilà donc. On regarde en haut de cette rue montante et on se projette, on divise, on sépare, on inscrit.

Faire de cette maison délabrée, un endroit où on peut se poser la question du désir, en faire finalement un lieu de rencontre, c'est d'abord en faire un lieu de rassemblement. C'est ce qui fait le Gué, c'est un point imaginaire dans le paysage urbain qui fait que toutes les lignes peuvent à un moment où un autre se croiser là. Un point de rassemblement, une gravité si on veut et maintenant, il faut le déplacer ce point.

Ça commence toujours avec des paroles, du langage, on parle autour de pièces, on se les attribue pour pouvoir se les disputer, on se les imagine alors comme étant ceci ou cela. Mais attention car ici, voici l'opportunité de responsabiliser un certain nombre. Responsabiliser presque sur le modèle familial de certains hôpitaux psychiatriques dans le temps qui donnait à certains patients des choses à faire selon leurs aptitudes, leurs capacités, mais une fois en place ils pouvaient librement s'en charger. Ça marchait très bien avec les schizophrènes paraît-il, probablement moins avec les paranoïaques...

Et puis, c'est une nouvelle relance pour nous aussi, un changement dans le quotidien dont on ne veut pas mais qui s'impose quand même. C'est alors à nous de nous en saisir comme d'une nouvelle terre à conquérir, et non pas simplement la coloniser. Pour cela, il faut semer des graines, faire des groupes, visiter, imaginer, penser, discuter, disputer ces lieux pour qu'ils créent un ensemble organique et non pas une salle d'attente pour le Gué-à-venir. C'est justement l'erreur que de penser, selon moi, que notre avenir immédiat ne se situe pas dans cette transition elle-même. Dans ce mouvement entier d'une relance vers un ailleurs car quand on saute, on vole un petit temps, presque infime, pour atterrir mais c'est peut-être entièrement ce temps de flottement qui fait toute la raison du saut.